(7

# FALKLAND,

OU

# LA CONSCIENCE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. LAYA,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

Représenté, pour la première fois, par MM. les Comédiens Français, le 25 mai 1798, et remis au théâtre le 13 novembre 1821.

« Heu! quam difficile est crimen non prodere vultu! »
OVIDE.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1821.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

72218

Digitized by Google

# PRÉFACE.

On a épuisé toutes les remarques pour et contre les drames. L'apologie du drame est dans ce vers :

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

Peut-être, trouverait-on encore l'apologie du drame dans le théâtre des Grecs. La tragédie grecque a en effet un caractère de simplicité qu'on a moins imité qu'admiré dans le grand siècle. Racine, voulant prendre les Grecs pour modèles, ne trouva pas assez de magnificence dans leur théâtre, parce qu'il désirait sur-tout de sacrifier aux goûts magnifiques d'un maître qui n'avait que des idées de grandeur, et voulait que tous les arts l'environnassent de leurs prodiges. Peut-être Racine a-t-il quelquefois perdu en naturel ce qu'il gagna en élévation. Un avantage,

Digitized by Google

quoi qu'on fasse, sera toujours acheté par quelque inconvénient. Mais où l'on trouverait sur-tout la défense du drame, c'est chez les peuples de l'Europe moderne; car tous, en exceptant les Français, ont ramené à une simplicité quelquefois bourgeoise et roturière l'action théâtrale. Or, toute l'Europe a-t-elle tort contre nous? ou bien avons-nous tort contre toute l'Europe? Voilà une question plus facile à poser qu'à résoudre. Ce qu'on pourrait assurer sans doute avec assez de raison, c'est qu'il ne faut rien pousser à l'extrême; c'est que les dédaigneux et les délicats ont toujours quelque chose à perdre. En condamnant et proscrivant tout ce qui ne rentre pas dans certaines formes données, qui ont été, depuis deux siècles, religieusement observées par les imaginations timorées et routinières, on se prive, ou l'on peut se priver de bonnes choses qui n'auraient d'autre tort que de n'être pas vieilles en naissant. Dans l'art de la peinture, de l'architecture, de la musique, dans tous les arts, les tentatives ne sont pas regardées comme une témérité, comme un scandale. On fait mieux que

les permettre; on les encourage. On ne s'enquiert point si l'on a vu quelque chose qui ressemble à ce qu'on voit, mais bien si ce que l'on voit peut plaire, peut intéresser; si l'on peut y applaudir, sans compromettre ni sa raison, ni son goût. On se livre bien franchement au plaisir que fait naître la contemplation d'un objet qui ne laisse pas de satisfaire l'esprit ou le cœur, quoiqu'il les surprenne par sa nouveauté. L'art dramatique sera-t-il le seul où toute tentative soit interdite? Et dans la crainte que les innovations n'aient quelque danger, faudra-t-il renoncer à toutes innovations, même à celles qui, en agrandissant le domaine de l'art, assureraient aux écrivains de nouveaux genres de succès, au public de nouvelles sources de jouissances?

Il ne serait donc pas important de savoir si tel ouvrage s'éloigne en plus ou en moins des formes connues; mais si, en s'éloignant des formes connues, tel ouvrage produit autant ou plus d'intérêt que tels autres que l'on a alignés ou découpés, de siècle en siècle, sur le patron des devanciers. Appelez-le tragédie, comédie, tragi-comédie,

drame; donnez-lui quelque autre nom que ce soit : le nom ne fait rien à la chose. Qu'il captive votre attention, ou qu'il tienne en haleine votre curiosité; qu'il intéresse votre raison; qu'il touche vivement votre ame; qu'il y imprime ce sentiment de douloureux plaisir, qu'on recherche, quoiqu'on s'en plaigne; qu'il y laisse un souvenir, et comme un contre-coup des secousses qu'elle a reçues, en sorte que le spectacle qui a été mis sous vos yeux se reproduise dans votre imagination, alors que vous serez seul, et que le prestige du spectacle aura cessé : voilà le problême, que l'auteur est obligé de résoudre; et c'est assez, je pense : voilà ce que vous avez droit seulement d'exiger de ses efforts, et de la pratique de son art.

On a dit qu'il ne faut pas encourager un genre de littérature trop facile à cultiver. Pour moi, j'estime que rien n'est facile de ce qu'on veut faire avec honneur. Despréaux sentait bien cette vérité, quand il disait, avec un peu d'exagération sans doute : *qu'un bon sonnet vaut seul un long poëme.* Eh bien, lorsque l'auteur d'un drame a suivi, dans sa composition, les procédés des meil-

leurs écrivains tragiques; lorsque son drame ne diffère des tragédies que parce que les noms des personnages qui forment l'action n'ont ni l'importance, ni la célébrité des héros qui chaussent le cothurne, ne peut-on pas dire qu'un bon drame aussi vaut une bonne tragédie, en tant que composition théâtrale?

Sans avoir la présomption de croire que je sois arrivé, dans le mien, à ce point de perfection relative, si désirable dans tous les genres, je puis me permettre d'assurer que j'ai cherché à réunir dans Falkland les avantages sans lesquels on ne saurait produire une bonne pièce de théâtre, parce qu'il n'y a rien de bon que ce qui est raisonnable. En conséquence, j'ai voulu que l'action se passât dans les vingt-quatre heures, et dans le même appartement. Je me suis attaché sur-tout à produire l'unité d'intérêt; et celle-là, non plus que les autres, ne saurait être contestée, puisque l'intérêt, dans Falkland, repose sur une seule tête, et sort, comme on l'a dit, d'une seule pensée: ajoutez que Falkland, qui n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait vertueux, est précisément

le héros tragique que désire ou que prescrit Aristote. Or donc, si l'on donnait aux personnages de ma pièce, au lieu de noms obscurs, des noms historiques; si ces personnages, cessant de parler la langue usuelle, s'exprimaient dans la langue des demi-dieux, alors l'humble drame ne pourrait-il point s'élever jusqu'au poëme tragique?—Fort bien; mais si Falkland pouvait sans effort être un un des sujets de la cour de Melpomène, pourquoi l'avoir fait déroger? pourquoi l'avoir privé du grand appareil théâtral?—Ma réponse est toute simple : j'ai dû résister, en cette occasion, à un mouvement de vaine gloire qui m'eût fait perdre tous les avantages de mon sujet, et le premier de tous, l'originalité. Falkland, revêtu de la pourpre des héros, leur eût inévitablement ressemblé. Il aurait pris forcément les traits d'Œdipe, d'Oreste, d'Hamlet, de Macbeth, etc., etc. J'ai voulu qu'il ne ressemblât qu'à lui-même; et je crois avoir réussi à lui donner, en effet, une physionomie qu'on ne remarquera en aucun des personnages de notre scène. Il vaut mieux être soi, en dût-on être moins bien : du moins l'on ne vit pas, comme tant d'autres, de l'existence d'autrui.

Dans le dessein donc où j'étais de ne pas faire du sujet de Falkland une tragédie proprement dite, pour agir avec conséquence, j'ai dû écrire la pièce en prose, attendu que les vers, dans le genre dramatique sérieux, sont exclusivement le langage de la tragédie : or, je pense que j'eusse eu moins de difficultés à vaincre, et plus d'agrément à recueillir, si j'avais écrit dans ce langage. Les vers charment l'oreille. L'oreille, une fois charmée, devient moins exigeante. Une pensée qui paraît sous les atours poétiques est mieux reçue : commune et usée, elle reprend un air de nouveauté qu'elle n'eût pu se donner sans cet artifice. Bien sûrement, la prose n'a pas le même avantage, sur-tout à l'oreille, sur-tout au théâtre; ses tours, presque dépourvus d'inversions et d'ellipses, ayant moins de hardiesse, étonnent moins, frappent moins vivement. L'expression (comme dirait Montaigne) ne *pique* pas autant dans l'esprit, à moins qu'elle ne prenne un certain caractère de concision qu'il n'est pas toujours aisé, ou permis, de lui donner. J'ai tenté de le faire cependant, et plusieurs journaux même l'ont re-

marqué. On m'a su gré de n'avoir pas prodigué les paroles. C'eût été une chose bien maladroite, en un pareil sujet. Si j'avais élevé ce sujet à la tragédie, nul doute que je n'eusse eu à gagner beaucoup du côté du style. Mais j'ai préféré (et je ne m'en repents pas) l'intérêt du fond à l'agrément des formes.

Quelques journaux ont voulu refaire ma pièce. On m'a présenté d'autres plans, d'autres données, qui eussent amené d'autres résultats. On sait qu'un sujet peut être envisagé sous divers points de vue, et traité diversement, d'une manière également satisfaisante. Beaucoup de personnes auraient pu faire mieux que moi, en faisant autrement : mais j'ai cette conviction (je demande pardon à mes lecteurs de m'exprimer avec autant de franchise) qu'il eût été difficile de faire un tableau plus dramatique que le mien, en mettant en action, durant cinq actes, la seule pensée qui m'ait occupée, cette imposante personnification du remords, placé aux côtés du coupable, marchant, veillant et sommeillant avec lui. (*Post equitem sedet atra cura, etc.*) Cicéron a défini admirable-

ment le supplice d'une ame criminelle qui tourne, pour ainsi parler, sous le fouet des Furies (1). C'est dans ses effrayantes hypotyposes, plus que dans le roman de Godowin, que j'ai pris le germe de mes cinq actes. Quel tableau plus moral, plus capable de détourner d'un premier crime, source de tous les autres, les cœurs faibles que la passion de l'orgueil pousse à leur perte!

Je ne dirai qu'un mot touchant la mise en scène du drame de Falkland. La pièce est représentée avec un ensemble bien rare même à la comédie française, qui sera long-temps encore le premier des théâtres, par l'ordre des talens, plus respectable que l'ordre

---

(1) « Itaque pœnas luunt, non tam judiciis, quàm conscientiâ, ut eos agitent, insectenturque Furiæ, non ardentibus tædis, sicut in fabulis, sed angore conscientiæ, fraudisque cruciatu. (Cic. *de legibus.*)

« Nolite enim putare, quemadmodum in fabulis sæpenumero videtis, eos qui aliquid impiè sceleratèque commiserint, agitari et perterreri Furiarum tædis ardentibus : suum quemque scelus agitat, amentiaque afficit : suæ malæ cogitationes conscientiæque animi terrent. Hæ sunt impiis assiduæ domesticæque Furiæ, etc. etc. (Cic. *pro S. Roscio am.*)

des dates. Tous les personnages de ma pièce, moins un seul, placés, par leur importance dramatique, en seconde ou troisième ligne, ont réussi, grace à l'habileté de leurs interprètes, à rompre souvent l'intervalle qui les éloignait du premier plan du tableau; et ce n'est pas là un effort vulgaire. Tous les acteurs ont lutté de talens pour porter à son comble l'illusion théâtrale.

Quant à l'acteur extraordinaire qui, cessant d'être lui-même, n'a plus montré que le personnage qu'il s'était chargé de reproduire, je puis assurer que son triomphe n'a fait que confirmer les espérances dont je l'entretenais depuis longtemps, soit de vive-voix, soit par écrit. « Falkland « vous convient, lui disais-je, parce que c'est le « plus difficile de tous les rôles, et que vous pos- « sédez toutes les ressources qu'il faut avoir pour « rendre cette infinie variété de nuances heur- « tées et tranchantes, dont se compose ce carac- « tère, etc. » Falkland doit être en effet considéré comme l'Oreste, comme le Macbeth, ou l'Œdipe du drame; la fatalité pèse sur lui, de même que sur ces personnages : mais il offre des traits qui

le distinguent de ces grandes figures dramatiques, et pour ne parler que de l'acteur qui devra le reproduire, ce dernier trouvera, dans Falkland, un avantage qu'il ne rencontre que rarement dans les héros de la tragédie; qu'il n'y rencontre jamais peut-être aussi marqué que cette fois. Cette fois, s'offre à lui l'occasion presque unique de développer une pantomime progressive, savante et profonde, dans un rôle qui sans doute est tracé par la parole; mais qu'il faut de plus que l'acteur marque par son jeu muet. Cette exécution qui ne doit avoir rien d'exagéré; qui, par conséquent, ne doit jamais sortir du vrai, n'appartient qu'à l'homme supérieur qui a étudié autant la nature que son art, et surpris des secrets que l'art tout seul ne révèle pas aux artistes.

Digitized by Google

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| LE COMTE DE FALKLAND. (*premier rôle.*) | MM. TALMA. |
| BLOWMER, ancien gouverneur du Comte, intendant-général de sa maison. (*troisième rôle.*) | DESMOUSSEAUX. |
| CALEB, secrétaire du Comte. (*Jeune-premier.*) | ARMAND. |
| ÉMILIE-MELVILLE, pupille du Comte. | Mlle ROSE DUPUIS. |
| ANDREWS, chapelain, aumônier du château. (*Père noble.*) | DAMAS. |
| TOM, domestique. | CARTIGNY et FAURE. |

L'époque précède celle du règne de Charles Ier. Le costume est celui du temps. La décoration représente l'intérieur d'un ancien château-fort.

# FALKLAND,

OU

# LA CONSCIENCE,

DRAME.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, au premier et au second acte, une salle commune du château.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANDREWS, TOM.

TOM.

Vous voici donc des nôtres, M. Andrews?

ANDREWS.

Oui, mon ami; l'évêque de Carlisle (1) m'a nommé pour desservir la chapelle du château.

(1) Capitale du Cumberland, au confluent de la rivière de Pétrill.

Digitized by Google

TOM.

Je m'en réjouis; vous desiriez de revenir dans ces lieux qui vous ont vu naître, dites-vous.

ANDREWS.

Vingt années d'absence!... quel exil!

TOM.

Si mylord vous eût connu, son choix eût précédé celui de l'évêque.

ANDREWS.

Peu-têtre.

TOM.

Le chapelain Williams, que nous avons perdu, était l'ami de mylord Falkland, en même temps que son aumônier. Quel digne homme! Sa mort est un coup qui a sensiblement frappé notre maître. Ses vertus le faisaient respecter; son caractère le faisait chérir. Il ne fallait rien moins que vous, M. Andrews, pour nous consoler de sa perte... mais j'ai peine à concevoir que vous vous soyez décidé à vous ensevelir dans cette seigneurie retirée, où nous vivons loin du commerce des hommes, vous, que j'ai vu, il y a dix ans, tant recherché, pour vos talents, de la belle compagnie de Londres!... Au surplus, nous revoyons toujours avec plaisir les lieux où nous sommes nés..... Dites-moi donc : retrouvez-vous ici votre patrimoine, quelques parents, quelques amis, quelques compagnons de votre enfance?

ANDREWS.

Non, mon ami; presque tout ce que j'ai dû chérir

sur la terre à disparu; ces lieux ne m'offrent plus que des souvenirs pleins d'amertume.

TOM.

Pourquoi donc avez-vous desiré d'y rentrer?

ANDREWS.

Le devoir, l'honneur l'exigeait; et nous devons à l'honneur jusqu'au sacrifice de nous-même.

TOM.

Ce devoir, fallait-il attendre vingt ans pour l'accomplir?

ANDREWS.

Pour l'accomplir convenablement et dignement, il fallait une circonstance que la mort seule du chapelain Williams pouvait faire naître.... Cest assez : mets-moi un peu au courant de la maison.

TOM.

Parlerons-nous d'abord du maître?

ANDREWS.

Parle-moi des personnes qui l'entourent.

TOM.

Oui, de M. Blowmer?...

ANDREWS.

L'ancien gouverneur, aujourd'hui l'ami de mylord. Je sais que Blowmer a vu naître le comte de Falkland, et qu'il a sur lui l'empire d'un père sur son fils...

TOM.

Notre maître, en l'écoutant, croit entendre la voix même de la vertu... le jeune Caleb, le fils de Blowmer...

ANDREWS.

Le fils de Blowmer!.. brave jeune homme! n'est-ce pas? de la plus haute espérance! Esprit vif, excellent cœur, exalté dans ses vœux comme dans ses sentiments...

TOM.

Et d'une curiosité!.. Il a besoin de tout voir, de tout entendre; il questionne sur tout... Eh! mais, vous paraissez connaître tout le monde!

ANDREWS.

Poursuis.

TOM.

A présent nous avons la jeune Émilie Melville. C'est le dernier rejeton d'une ancienne famille qui servit sous les yeux de Mylord. On dit que la famille Melville rendit autrefois de légers services à celle des Falkland; c'en fut assez pour que mylord regardât comme personnelle la dette des siens. Il s'est fait une habitude de ne se croire que juste, alors qu'il est généreux. Émilie, après la mort de sa mère, fut recueillie dans ce château; le comte l'y fit élever; ou, pour mieux dire, il a lui-même dirigé son éducation.

ANDREWS.

Il traite donc bien cette orpheline?

TOM.

Comme il traiterait sa propre fille.

ANDREWS.

Et le jeune Caleb?

TOM.

Avec la même tendresse. Il s'occupe du perfectionnement de son esprit, plus que ne fait M. Blowmer lui-même. On pense ici que si nos deux jeunes gens se conviennent, mylord pourrait les unir. N'ayant plus d'héritiers, il pourrait disposer de ses biens en leur faveur... mais ce ne sont là que des conjectures.

ANDREWS.

Je reviens au comte : tout ce que tu m'as révélé déja de la vie qu'il mène ici est bien étonnant... Mais sur sa personne, n'as-tu rien appris de plus?

TOM.

Rien; rien sur sa personne que d'honorable... Mais, pardon, M. Andrews, vous pouvez attendre en ces lieux monsieur le comte... moi, je vais où mon devoir m'appelle. *(Il sort.)*

## SCÈNE II.

ANDREWS, *seul.*

Quel enchaînement que la vie! Me voici donc dans le château du comte de Falkland!... Allons, Andrews, il n'y a plus à balancer... Ce que tu vas tenter est sans

doute hardi... mais Dieu qui a mis en ton cœur ce dessein louable, te prêtera son appui dans ta périlleuse entreprise... Je vais donc revoir le rival si renommé de Tirrel!.. ce Falkland, cher à tout ce qui l'entoure, estimé de toute l'Angleterre!.. et pourtant!.. O chers et malheureux Howkins!.. O providence!.. C'est Blowmer et Caleb!.. Pauvre jeune homme!

## SCÈNE III.

ANDREWS, BLOWMER, CALEB.

BLOWMER.

Respectable Andrews, monsieur le comte n'est point encore de retour : je vous ferai avertir dès qu'il paraîtra, et il s'empressera de vous recevoir.

ANDREWS.

Il suffit, monsieur.

*(Andrews, en se retirant, jette un regard prolongé et attendri sur Caleb; Caleb s'en aperçoit.)*

CALEB, *à part.*

Quel regard!

## SCÈNE IV.

BLOWMER, CALEB.

CALEB.

Mon père, depuis trois mois que je suis entré dans ce château, où vous m'avez fait admettre en qualité de secrétaire, tout est nouveau pour mon cœur et pour mes yeux. Expliquez-moi, je vous en conjure, pourquoi le comte de Falkland, votre élève et votre ami, au milieu des grandes richesses que lui ont laissées ses pères, fait de sa belle demeure une solitude dont le monde et ses plaisirs n'osent approcher? Dites-moi quelle est la cause des chagrins dont il est la proie. Satisfaites, s'il est possible, ces desirs curieux qui me poussent malgré moi-même, à étudier, peut-être de trop près, cet homme incompréhensible.

BLOWMER.

Vous me prévenez, mon fils. Je souhaitais depuis huit jours l'eloignement du comte, pour avoir avec vous un entretien sérieux. Je profite donc de son absence; et je veux, pour vous guérir d'un penchant funeste, de ce desir curieux de pénétrer les secrets de votre maître, vous apprendre ce qu'il est, et par quel jeu du destin, vous le voyez réduit à cet état d'isolement et d'infortune, dont la cause fait l'objet de vos recherches, et l'effet celui de votre surprise.

Digitized by Google

CALEB.

Avant de commencer, souffrez que je vous fasse part d'un incident que je me tourmente envain à m'expliquer.

BLOWMER.

Parlez, mon fils.

CALEB.

J'étais hier seul dans la bibliothèque, quand, du fond du cabinet, je crus entendre quelques gémissements. Je ne pouvais penser que ce fut le comte de Falkland que je venais de rencontrer dans le parc. Un mouvement naturel m'entraîne vers la porte qui était entr'ouverte... j'avance... je vois mylord... il m'aperçoit... « Que venez-vous faire ici? me dit-il, malheureux! Vous voulez me perdre!»... ses yeux marquaient l'égarement... effrayé, je ne sais que répondre... je disparais... Mon père, que pensez-vous de cette aventure? Moi, perdre le comte de Falkland!

BLOWMER.

Vous a-t-il parlé depuis?

CALEB.

Dès le soir même. Il semblait avoir tout oublié.

BLOWMER.

Le récit que je vais vous faire, va dissiper votre surprise.... Mon fils, vous ne voyez dans mylord Falkland que l'ombre de lui-même. Sa vie se trouve comme partagée en deux époques; et ces deux épo-

ques ont vu deux hommes entièrement opposés de ressemblance morale. Ce n'est que depuis un événement (bien déplorable!) qu'il a cet air composé, ces manières graves et mystérieuses que vous remarquez en sa personne... trop jaloux de considération, tourmenté de l'impérieux besoin de se soutenir au plus haut degré d'estime dans l'opinion des hommes, plaçant là sa destinée tout-entière, il se laissa égarer par les illusions d'un faux honneur.

CALEB.

D'un faux honneur!

BLOWMER.

Falkland descendait d'une ancienne famille qui s'était illustrée par les vertus du guerrier et de l'homme-d'état. A vingt-cinq ans, son mérite personnel, plus encore que le nom de ses aïeux, l'appela aux conseils du prince. On peut dire que, durant trois années, il fit le destin de l'Angleterre par la puissance de son génie. Mais enfin, disgracié par une de ces intrigues trop communes dans les cours, il se retira dans le comté de Cumberland, à quatre-vingt lieues de la capitale, en ce même château que nous habitons.

A quelques milles de cette propriété vivait un Seigneur, nommé Tirrel, son égal en richesses, mais sous le rapport des qualités du cœur et de l'esprit, tout-à-fait indigne de lui être comparé. Dans Falkland, l'on distinguait une grande délicatesse de sentiments; on remarquait, au contraire, dans Tirrel, toute

l'âpreté d'un naturel que l'éducation n'a point civilisé.

Les témoignages de respect et d'amour que Falkland recevait de toutes parts, avaient porté à un point d'exaspération difficile à concevoir la fureur jalouse de Sir Tirrel. Il ne fallait plus qu'une étincelle pour produire une explosion entre ces deux rivaux: elle fut amenée par un acte atroce de Tirrel. Il avait, parmi ses nombreux tenanciers, deux cultivateurs (le père et le fils), hommes pleins de droiture. Ils s'appelaient Howkins... retenez bien ce dernier nom.

CALEB.

Je ne perds pas un seul mot de ce que vous dites.

BLOWMER.

Pour moi, je ne saurais nommer les Howkins sans un frémissement involontaire, ne pouvant oublier les scènes douloureuses attachées à leur souvenir. Falkland leur avait rendu les plus grands services. Dans plusieurs circonstances malheureuses, où ils s'étaient vus repoussés par l'inhumanité de leur Seigneur, ils avaient eu recours aux bontés de Falkland qui même, une fois, leur sauva la vie... C'est là, mon fils, la cause de tous les malheurs. Les Howkins devinrent pour Tirrel des objets de haîne, parce qu'ils avaient été des objets de pitié pour Falkland. Leur perte fut jurée. Ces malheureux, tout près de succomber, pour la seconde fois, sous l'accusation fausse, mais perfidement adroite de leur maître, ne durent leur salut qu'à la fuite.

CALEB.

Le misérable!

BLOWMER.

Cette atrocité éclata. Tirrel devint l'objet de l'horreur publique. Décidé à tout braver, il ose un jour se présenter au lieu d'assemblée où se réunissait la noblesse du canton... Falkland, dès qu'il l'aperçoit, s'avance... « Que viens-tu faire ici? persécuteur de l'innocence! (lui crie-t-il.) Va-t-en, reste avec toi-même! » Tirrel jette un cri de rage; et, s'abandonnant à toute la brutalité de son naturel, il s'élance sur Falkland, le saisit de son bras nerveux, et le renverse. Ce fut un éclair! On accourt pour les séparer... Tirrel avait déja fui.

CALEB.

Le comte, sans doute, a su le retrouver et le punir?

BLOWMER.

Non, mon fils. Le sort lui enleva le seul moyen de réparation qui pût lui rester. Tirrel, assassiné à un quart de milles de la ville, fut trouvé mort sur la route.

CALEB.

Et quel était l'assassin?

BLOWMER.

Les soupçons se tournèrent d'abord sur l'adversaire de Tirrel.

CALEB.

Sur le comte? Je n'osais le penser.

Digitized by Google

BLOWMER.

Indigné de ce bruit calomnieux, il courut de lui-même au-devant de l'accusation, et se constitua prisonnier. Il comparut devant les juges. Sa justification fut si énergique, si convaincante, que le jour du jugement fut pour lui un jour de triomphe. Acquitté d'une voix, comblé des félicitations des magistrats, il fut reconduit par le peuple jusqu'à sa demeure.

CALEB.

Et le meurtrier, fut-il découvert ?

BLOWMER.

Oui; et ce fut pour Falkland une douleur de plus. Les assassins etaient les Howkins.

CALEB.

Les Howkins!... Ces cultivateurs si vertueux!

BLOWMER.

Eux-mêmes. Ils furent saisis, convaincus; et l'on assure que, dans l'intervalle du jugement à l'exécution, ils avouèrent le crime.

CALEB.

Je vois à présent la cause de cette douleur profonde qui a miné les jours de l'infortuné Falkland : elle naît sans doute de l'intérêt qu'il portait aux deux Howkins.

BLOWMER.

Leur souvenir est toujours présent à sa pensée; mais moins sans doute que l'affront qu'il a reçu : tra-

duit comme un meurtrier devant la justice!... Les impressions premières avaient pu être effacées par sa défense et son triomphe; mais l'imposture, mais la méchanceté des hommes (si ingénieuse!), ne pouvait-elle pas les renouveler? et le préjugé, d'ailleurs, qui a voulu qu'un succès même, dans une attaque au criminel, fût en ces climats un opprobre, ce préjugé, ne rendait-il pas indélébile la tache imprimée sur son front? Cette pensée, une fois conçue dans son esprit, n'en sortit plus. Elle a égaré sa raison, changé son caractère, éteint souvent son génie; c'est là le fantôme qui l'assiége, qui l'entraîne au fond des déserts, d'où il ne revient jamais que pour ramener près de nous ces manières douces, cette sensibilité active qui donne tant de charme à sa mystérieuse mélancolie... Voilà, mon fils, quel fut et quel est mylord Falkland. Un tel homme était bien digne d'exciter votre attention. A présent que vous le connaissez, il doit commander vos respects, et surtout vos égards.

CALEB.

N'en doutez pas : oui, mon père, je dois l'honorer autant que le plaindre.

BLOWMER.

J'entends du bruit... Peut-être le comte est-il de retour... Ah! c'est vous, miss... Qu'avez-vous donc?

## SCENE V.

BLOWMER, ÉMILIE, CALEB.

ÉMILIE.

Je suis dans une mortelle inquiétude, et vous allez la partager. Tom revenait de la ville; et, pour abréger sa route, il suivait la chaîne de rochers qui la sépare de ces cantons... qu'a-t-il rencontré? mylord, seul, errant, comme égaré au milieu des précipices!

BLOWMER.

Ne vous alarmez pas, miss : ce qui vient d'arriver à Tom m'est arrivé à moi-même. Vingt fois, inquiet de son absence, j'errai dans les environs pour le chercher; je le trouvai toujours au milieu de ces solitudes. Tranquillisez-vous donc: dans quelques moments nous allons sans doute le revoir.

CALEB.

Et ces solitudes sont devenues sa retraite habituelle? D'où vient cette affection pour ces lieux sauvages?

BLOWMER.

Du site sans doute qui impose par son horreur pittoresque. C'est que ces déserts, ces chutes d'eau, le bruit des vents et de la tempête, en forçant son attention, la détournent des souvenirs pénibles qui troublent son ame; c'est que ce désordre des éléments s'accorde avec celui de ses idées.

ÉMILIE.

Je ne serai vraiment rassurée que par sa présence. Voulez-vous m'accompagner, messieurs, jusqu'au bout de l'avenue? nous irons à sa rencontre.

BLOWMER.

Volontiers, miss.

*(Il lui donne la main et sort avec elle. Caleb, préoccupé, s'aperçoit qu'il est resté seul, et se retire lentement.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIERE.

ANDREWS, *seul, regardant.*

Je croyais trouver ici Caleb... l'absence de mylord eût favorisé notre entretien... Je saisirai quelque autre moment. *(Après une pause.)* Ses vertus!.. Ses vertus!.. Les Howkins!.. Je ne vois que les Howkins! C'est vous, ombres chéries, qui, depuis vingt ans, me demandez un vengeur... Ces voiles dont on enveloppe la naissance du jeune Caleb, sont un témoignage de votre innocence... Caleb, fils de Blowmer! Je l'ai suivi, je le connais ce fils de Blowmer, depuis qu'il est né..... Que ce jeune homme serve donc ici à éclairer ce que cette maison renferme de mystérieux!.. Justice!.. Il est temps qu'elle éclate, cette justice inflexible sur la tête du vrai coupable... A l'âge de Caleb, ce n'est pas la raison qu'il faut convaincre; c'est l'imagination qu'il faut frapper! Qu'un geste, un mot, un coup-d'œil; que tout, jusqu'au silence, serve à mes projets!

## SCÈNE II.

ANDREWS, CALEB, ÉMILIE.

ANDREWS, *les voyant entrer.*

C'est Caleb! Il n'est pas seul... fâcheux contretemps!..

*(Il sort en jetant encore sur Caleb un regard attendri. Caleb témoigne par un geste qu'il s'en aperçoit.)*

CALEB.

Toujours inquiète, miss?

ÉMILIE.

Je ne conçois rien à ce retard.

CALEB.

Ni moi... Et c'est une chose qui m'étonne, qu'entouré d'objets qui lui doivent rendre sa maison si chère, le comte s'obstine à chercher le bonheur au-delà des lieux où tout célèbre ses louanges.

ÉMILIE.

Ce sujet de votre surprise est toujours le mien : cette existence toute concentrée d'une part, toute extérieure de l'autre, me paraît inexplicable.

CALEB.

Pourquoi ne permet-il jamais qu'on l'accompagne dans ces promenades si fréquentes?

ÉMILIE.

C'est là ce qui redouble mes alarmes. Souvent, nous avons tremblé qu'il ne devînt la victime de sa passion pour la bienfaisance. Il n'y a pas six mois, on le ramena blessé au château; il avait risqué ses jours pour sauver ceux d'une pauvre femme et de son enfant qui allaient périr au milieu de leur chaumière enflammée... Il fallait le voir, comme il regardait sa blessure! Il fallait l'entendre quand il s'écriait avec un accent qu'on ne peut imiter : « J'aurais été heureux de mourir, il « y a vingt ans, des suites d'une blessure pareille!... » J'ignore pourquoi il formait ce vœu, et je lui dis : « Mylord, c'eût été vingt ans de bonheur de moins « pour beaucoup de monde!... » Il me regarda avec attendrissement, et parut me savoir bon gré de mon observation.

CALEB.

Excellente miss, que tout ce que vous me dites du comte doit inspirer d'attachement à sa personne!

ÉMILIE.

Tâchons, M. Caleb, en redoublant d'attentions et de prévenances, d'adoucir ses peines secrètes, et même de les lui faire oublier. La culture des lettres charme souvent ses loisirs : rendez-lui ce goût plus aimable encore, en le partageant avec lui. La peinture, la musique, tous les beaux-arts ont pour lui de grands attraits : il le faut bien, puisqu'on le voit passer des heures entières à encourager mes essais de composi-

tion. Quelque faibles que soient mes talents, je suis heureuse de les posséder, puisque c'est là le seul tribut que lui puisse offrir ma reconnaissance. Mais voici Tom!

## SCENE III.

CALEB, ÉMILIE, ANDREWS, TOM.

TOM.

Miss, je vous annonce monsieur le comte.

ÉMILIE.

Ah!.. Eh bien! est-il moins souffrant?

TOM.

Il paraît tranquille.

ÉMILIE.

Puisse cet état de calme n'être plus troublé!

TOM.

C'est le vœu que nous faisons tous.

*(Falkland entre, Tom se retire.)*

## SCENE IV.

CALEB, FALKLAND, ÉMILIE.

*(Il règne dans son maintien beaucoup de noblesse, mais un peu de gaieté contrainte.)*

FALKLAND.

Bonjour, Caleb... Bien, ma chère Émilie; j'aime à vous retrouver ensemble.

ÉMILIE.

Et nous, avec vous, mylord.

FALKLAND.

Dites-moi, miss : êtes-vous satisfaite du jeune maître que je vous ai donné?

CALEB.

Moi, son maître, mylord!... Les entretiens que j'ai avec mademoiselle sont une école où je m'affermis dans ce que je sais, où je m'instruis de ce que j'ignore. J'y reconnais le fruit des leçons qu'elle a prises d'un plus grand maître que moi.

ÉMILIE.

Comme M. Caleb vous renvoie, mylord, tout le mérite de mon savoir qui vient tout de vous, je ne puis, pour cette fois, l'accuser de flatterie... Il est adroit, M. Caleb!

CALEB.

Je ne suis que juste.

FALKLAND.

A propos de maîtres distingués, nous allons en posséder un, dit-on, dans le chapelain qui remplace notre digne Williams. L'on assure même que les devoirs de son état ne l'ont pas empêché de cultiver plusieurs talents. Je vous recommanderai à son expérience. Il achevera ce que la nature et l'étude ont si heureusement commencé en vous, mes chers amis.

ÉMILIE.

Mon respectable protecteur, que toutes vos bontés me touchent! Qui suis-je pour mériter que vous m'aimiez comme un père aime sa fille?

FALKLAND.

Ne m'aimez-vous donc pas aussi comme une fille aime son père?

ÉMILIE.

Oh! sans doute.

FALKLAND.

Eh! bien, votre tendresse m'est si précieuse, que c'est moi, chère Émilie, qui vous dois de la reconnaissance.

ÉMILIE.

Si nous osions pourtant, mylord, nous vous ferions quelques reproches. Oui... Ceux qu'on aime, on craint de les affliger... Vous nous avez bien inquiétés.

FALKLAND.

Je me suis oublié... Pardon... Le temps coule si rapidement pour l'homme qui se livre à ses pensers.

ÉMILIE.

Tom nous a dit...

FALKLAND.

En effet, Tom m'a rencontré...

ÉMILIE.

Rencontré!... sur le bord des précipices!

FALKLAND.

Je suis las de contempler la nature dans l'enceinte de mes murailles; mon œil est blessé de ne rencontrer jamais que l'art dans la parure arrangée de nos jardins: des beautés sauvages et variées, des monts escarpés, des abymes; ces lieux où la nature est grande, imposante, prodigieuse, voilà ce qui convient à mon ame.

ÉMILIE.

Quoi que vous en disiez, mylord, nos jardins, nos ruisseaux, nos prairies valent bien vos torrents et vos sommets escarpés.

FALKLAND.

Pour vous peut-être, non pour moi; le temps, les traverses de la vie changent nos goûts. J'ai pensé comme vous; puissiez-vous n'être jamais contrainte à penser comme moi!

ÉMILIE.

Ne nous quittez plus, mylord.

FALKLAND.

Chère Émilie, je le voudrais; mais il est des moments où j'ai besoin de porter mes ennuis au-delà de ma maison.

ÉMILIE.

Ceux qui vous entourent aimeraient à les partager. Pourquoi ces dégoûts de la vie au milieu des plus douces jouissances; cet éloignement pour vos semblables au sein des transports de leur tendresse? Vous savez faire des heureux, et vous ne savez pas l'être!

FALKLAND.

L'un est plus aisé que l'autre!..

CALEB.

Miss a raison, mylord : comment concevoir qu'on soit bien avec tout le monde, et qu'on paraisse être mal avec soi-même ?

ÉMILIE.

Mon cher bienfaiteur, vous nous cachez vos peines.

FALKLAND.

Laissez-moi.

ÉMILIE.

Parlez-nous.

FALKLAND, *péniblement.*

Qu'ai-je à vous dire?... Dans l'âge de la santé, vous soupçonnez peu qu'elle puisse être altérée par les chagrins de l'ame... pensez-vous que l'on n'ait jamais à se plaindre des hommes ?

ÉMILIE.

Tous ceux qui vous connaissent vous chérissent et vous honorent.

FALKLAND.

Le croyez-vous ?... que vous me feriez de bien de me le persuader !

ÉMILIE.

Votre nom, ne rappelle-t-il pas des bienfaits ?...

CALEB.

Pourrait-on citer une seule victime de votre injustice ?...

FALKLAND.

Laissons cela... Caleb, qu'avez-vous fait en mon absence ?

CALEB.

Mylord, j'ai mis au net votre essai sur la politique d'Alexandre, qu'on a, je ne sais pourquoi, surnommé *le Grand.*

FALKLAND.

Vous ne savez pourquoi ?... Comment, vous avez donc lu, sans lire ?

CALEB.

Pardonnez-moi, mylord.

FALKLAND.

Eh ! bien, vous avez lu ; et, de votre certaine science de vingt ans, vous renversez un colosse de vingt siècles !

CALEB.

Encore un coup, pardon, mylord. Mais la vraie grandeur, à mes yeux, c'est celle d'un héros pacifique. Je n'aime point les dévastateurs du monde; et j'en veux aux historiens qui, dans leurs livres, n'accordent jamais plus de gloire qu'à celui qui a fait plus de mal à ses semblables.

FALKLAND.

Prise en général, votre remarque est fondée; mais il s'agit d'Alexandre, mon ami; et je pense que vous décidez à son égard bien légèrement, en vrai jeune homme. Connaissez-vous ce que vous blâmez? C'est peu que les exploits d'un guerrier; c'est tout que leur but. Est-ce un conquérant qu'il faut voir dans un prince qui ambitionnait la conquête des peuples; ici, pour les préserver de leur chute; là, pour les tirer du néant de la barbarie, et les enfanter à la civilisation.

CALEB.

Si je le considère dans sa vie publique, mylord, je suis loin de le mépriser; car on ne méprise pas ce qu'on craint; mais si je descends dans sa vie privée, que cet homme si *grand* me semble petit! Le meurtre de Clitus, sera-t-il aussi un de ses titres à l'immortalité?

FALKLAND.

Non, le meurtre de Clitus sans doute; mais les remords qui l'ont suivi... Ah! que Clitus fut bien vengé!

CALEB.

Dans la tombe, mylord!

FALKLAND.

Dans la tombe, monsieur!... Que votre âge a peu d'indulgence! Pensez-vous que Clitus n'eût aucun tort?...

CALEB.

Une injure excuse-t-elle un assassinat?

(*Falkland jette sur Caleb un regard perçant, comme pour pénétrer sa pensée, et detourne les yeux, se renferme un moment en lui-même, puis quitte la scène brusquement et en poussant la porte avec violence.*)

ÉMILIE.

Quel regard il a jeté sur vous, monsieur Caleb!

CALEB.

Sortir ainsi!... sur un mot.

ÉMILIE.

Le voilà retombé dans ses accès! Ah! qu'il me fait de peine!... Pardon, si je vous quitte... mais je ne veux pas le laisser à lui-même. (*Elle sort.*)

## SCENE V.

CALEB, *seul, comme absorbé, dans une seule pensée.*

Pourquoi cette humeur sans motif?... pourquoi ces brusques emportements?... Le récit de mon père ne sortira plus de ma pensée... Ces Howkins... si vertueux!... tout-à-coup des assassins!... Je ne sais; mais il y a dans cette histoire quelque chose d'extraordinaire que je brûle de découvrir... Ces mots du comte : « Vous voulez me perdre! » son air menaçant au moment où je l'ai surpris... Mon père n'est point étonné de tout cela!... Ah!... (*Il aperçoit Andrews qui entre avec beaucoup de mystère.*) C'est vous, monsieur Andrews?... que voulez vous?

## SCENE VI.

ANDREWS, CALEB.

ANDREWS, *avec précaution et à demi-voix.*

Lisez. (*Il lui remet un billet.*)

CALEB, *étonné.*

Quel mystère!... (*après l'avoir parcouru.*) Qu'ai-je lu? (*haut, lisant.*) «Blowmer n'est pas votre père. Souvenez-vous des Howkins.» (*regardant Andrews.*) Blowmer n'est pas mon père?

ANDREWS.

Non, Blowmer n'est pas votre père.

CALEB, *regardant le billet.*

« Souvenez-vous des Howkins... » Quel rapport de souvenir entre Blowmer et les Howkins ?... Parlez, monsieur : d'où tenez-vous ce billet ?... qui l'écrivit ?

ANDREWS.

Vous le saurez.

CALEB, *avec la plus vive instance.*

Les preuves !... les preuves !

ANDREWS.

Vous les aurez.

CALEB.

A l'instant même... ou je crois que le mensonge...

ANDREWS, *offensé.*

Jeune homme !

CALEB.

Vous vous taisez !... Ah ! je cours interroger Blowmer lui-même.

ANDREWS.

Arrêtez. (*Tom paraît.*)

## SCÈNE VII.

ANDREWS, CALEB, TOM.

TOM.

Mylord vous demande, monsieur Caleb.

CALEB, *sans apercevoir Tom, ni l'entendre.*

Non, il faut que j'éclaircisse...

ANDREWS, *l'arrêtant.*

Vous vous perdez... Silence!

TOM, *à part, étonné.*

Il ne m'entend pas... (*haut.*) Monsieur Caleb, mylord veut vous parler...

CALEB.

O ciel!

ANDREWS, *dans le plus grand embarras.*

Caleb, contenez-vous... nous nous reverrons... Silence!... Remettez-vous... Observez-vous.

CALEB, *se raffermissant.*

Je vous suis, Tom.

(*Caleb et Tom sortent ensemble. Andrews se retire par une autre porte.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

# ACTE III.

La scène se passe dans le cabinet de Falkland.

## SCENE PREMIERE.

CALEB, *seul, occupé à ranger des papiers.*

VOILA qui est en ordre... Mylord va venir... prenons ce livre... pour m'aider à cacher mon trouble... qu'il ne s'aperçoive de rien, s'il est possible... (*Il s'assied.*) Que m'a appris le billet d'Andrews !... toutes mes idées se confondent... et il m'ordonne le silence !... tâchons d'obéir, quoi qu'il m'en coûte... du moins jusqu'à ce que je l'aie revu, et qu'il se soit expliqué... C'est mylord !

## SCÈNE II.

CALEB, FALKLAND.

CALEB, *se levant.*

J'ai rempli vos ordres, mylord.

FALKLAND, *l'observant.*

Qu'avez-vous, Caleb ?...

CALEB, *embarrassé.*

Mylord... je lisais...

FALKLAND.

Que lisiez-vous ?

(*Caleb lui remet le livre ouvert qu'il tient.*)

FALKLAND, *lisant le titre d'un chapitre.*

« De la fragilité de l'homme ! » De la fragilité de l'homme!... Vous en doutiez ?

CALEB.

Est-ce qu'il n'y aurait aucun fond à faire sur nous, mylord ?

FALKLAND.

Presque aucun, mon ami.

CALEB.

A quoi servent donc les principes ?

FALKLAND.

Ils sont tous à la merci d'une passion.

CALEB.

Mais, cette passion, ne peut-on lui faire la guerre ?

FALKLAND.

Il est d'un cœur bien intentionné de combattre; il est peu de cœurs assez forts pour vaincre.

CALEB.

Vous croyez qu'un homme qui aurait rempli sa vie d'actes de vertu, pourrait la terminer par le crime ?

FALKLAND.

Oui, par le crime.

CALEB.

Et par le rémords?

FALKLAND.

C'en est la conséquence.

CALEB.

Et la peine.

FALKLAND.

Oui, la peine... C'est assez... Faites-moi venir ce nouveau ministre.

CALEB, *après avoir entr'ouvert la porte.*

Le voici, mylord... Je vais me retirer?

FALKLAND.

Vous pouvez rester... (*à Andrews qui entre.*) Approchez, monsieur.

## SCENE III.

FALKLAND, ANDREWS, CALEB.

ANDREWS.

Mylord, M. Blowmer vient de me faire dire que je pouvais sans indiscrétion me présenter devant vous... et je venais.

FALKLAND.

J'avais un grand desir de vous recevoir... (*Il lui*

*fait signe de s'asseoir; Andrews reste de bout.)* Vous me pardonnerez, monsieur, si je vous fais quelques-unes de ces questions d'usage, que votre extérieur respectable devrait peut-être m'interdire.

ANDREWS.

Je les approuve, mylord; ce serait s'exposer à trop de méprises que de vouloir juger les hommes d'après leur extérieur.

FALKLAND.

Ma maison n'est pas la première où vous exerciez votre ministère?

ANDREWS.

J'ai rempli déja l'office de chapelain dans le comté de Durham, et dans la ville même.

FALKLAND.

M. Andrews, je réclamerai vos bons soins pour une jeune orpheline qui m'inspire le plus vif intérêt.

ANDREWS.

On m'en a prévenu, mylord.

FALKLAND.

Durham est-il le lieu de votre naissance?

ANDREWS.

Non, mylord : je suis né à quelques milles de votre seigneurie, dans le hameau qui touche aux ruines de l'ancienne Luguballe.

FALKLAND.

Près de Carlisle?

ANDREWS.

Non loin des terres qui appartenaient aux Tirrel.

FALKLAND, *le regardant.*

A quel âge êtes-vous sorti de ces cantons ?

ANDREWS.

Je touchais à ma vingtième année; et vingt ans se sont écoulés depuis que j'en suis sorti.

FALKLAND, *à part, et redoublant d'attention.*

Vingt ans!.. *(haut.)* Est-ce le hasard, est-ce votre penchant qui vous y ramène ?

ANDREWS.

C'est mon penchant, mylord; c'est un motif pieux... un devoir... que sais-je?

FALKLAND, *se levant.*

Dites-moi : à l'époque où vous avez quitté le toit paternel...

ANDREWS.

Hélas! mylord, je n'ai presque point habité le toit paternel... j'étais orphelin à dix ans. Resté sans fortune... un homme... le plus généreux des hommes me recueillit : je trouvai en lui un second père... Il m'associa à l'éducation de son fils.

FALKLAND.

Et pourquoi les avez-vous quittés?

ANDREWS.

Je ne les ai point quittés.

FALKLAND.

Qui vous a séparé d'eux?

ANDREWS.

Une destinée... bien cruelle!

FALKLAND.

Comment?

ANDREWS.

Le père et le fils sont morts ensemble.

FALKLAND.

Le même jour?

ANDREWS.

A la même heure.

FALKLAND.

O grand dieu!... qui a causé leur trépas?

ANDREWS.

Leur misère... un seigneur inhumain, dont ils étaient les tenanciers...

FALKLAND, *vivement.*

Sortez, Caleb.

(*Caleb se retire lentement, en regardant Andrews qui le regarde.*)

FALKLAND, *après une pause.*

Et ce seigneur inhumain...

ANDREWS.

Mort.

FALKLAND.

Après vos amis ?

ANDREWS.

Avant.

FALKLAND, *à part.*

O ciel !... (*haut, après un temps de silence.*) Je crois reconnaître vos traits.

ANDREWS.

Je suis bien changé, depuis vingt ans... vous aussi, mylord.

FALKLAND.

Où m'avez-vous vu ?

ANDREWS.

Hélas !

FALKLAND.

J'entends... j'aimais... je visitais quelquefois ces malheureux...

ANDREWS.

Ces malheureux... C'est le mot.

FALKLAND.

Quel souvenir !

ANDREWS.

Déchirant !

FALKLAND.

O fatalité !... Vous avez connu ce Tirrel ?

ANDREWS.

Le barbare!

FALKLAND.

Vous avez su les persécutions...

ANDREWS.

Et la fin de ce monstre... si funeste à ses victimes!

FALKLAND.

J'avais été leur bienfaiteur.

ANDREWS.

Je le sais.

FALKLAND.

J'étais loin de prévoir alors l'horrible destinée qui les attendait.

ANDREWS.

Je le crois... vous connaissiez leurs vertus.

FALKLAND.

Sans doute... mais un mouvement de vengeance... un oubli d'un moment... le désespoir qui suit la misère... l'aveu qu'ils ont fait du crime...

ANDREWS.

Me les eût fait croire coupables, si je les eusse moins connus.

FALKLAND.

Vous doutez qu'ils le fussent?

ANDREWS.

Oui, mylord.

FALKLAND.

Mais... la justice...

ANDREWS.

La justice!... il n'en est qu'une d'infaillible.

FALKLAND, *après une pause.*

Les avez-vous vus dans leur prison?

ANDREWS.

Non, mylord.

FALKLAND.

Avant qu'ils fussent arrêtés; avant la mort de Tirrel, les aviez-vous revus?

ANDREWS.

L'époque à laquelle ils furent obligés de se soustraire aux persécutions de cet homme abominable, a été l'époque de nos adieux; la nuit qui a précédé leur fuite, celle de nos derniers embrassements, nuit cruelle, à jamais présente à ma pensée, où l'infortuné fils de Howkins remit entre mes mains son jeune enfant, rejeton fatal, dont la naissance venait de coûter la vie à sa mère: c'est le premier malheur qui affligea cette famille. « Je te confie ce dépôt, mon frère (car il m'ap-« pelait son frère), cours vers l'hospice prochain, « place ce cher enfant sous cette marque et sous « cette lettre... » Je voulus me charger de son sort. — « Hélas! dit-il, je suis trop sensible à ton offre « pour l'accepter. Je ne veux pas que sa misère double « la tienne... » J'insistai vainement; son père et lui

commandèrent, et j'allai exécuter leurs ordres... Depuis, je ne les ai point revus.

FALKLAND.

Et... cet enfant... vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

ANDREWS.

Quinze jours après le trépas de ses parents, je voulus, malgré leur défense, le prendre avec moi; j'allai à l'hospice... j'appris qu'il n'y était déja plus... on me dit que son père était venu le retirer... Son père!... Je compris que quelque ame charitable... qu'un ancien bienfaiteur de la famille s'en était chargé.

FALKLAND.

C'est tout ce que vous avez su ?

ANDREWS.

C'est tout ce qu'on m'a dit.

FALKLAND, *à part.*

Fâcheuse rencontre!... Il suffit... Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous parler des devoirs de votre état que vous connaissez mieux que moi.

ANDREWS.

Je les remplirai.

FALKLAND.

Voici l'heure que notre jeune Émilie consacre à l'étude de la musique. Elle compte sur vous peut-être.

ANDREWS.

Elle essaie, en ce moment, quelques nouvelles compositions, que je lui ai données.

FALKLAND.

Je serais charmé de les entendre. (*Il sonne Caleb, qui entre aussitôt.*) Caleb, priez miss Émilie de venir ici prendre sa leçon. (*à Andrews.*) Je vous sais gré, Monsieur, de cultiver un art dont le pouvoir est si grand sur les hommes, qu'il ajoute à leur bonheur, ou qu'il adoucit leurs peines.

## SCÈNE IV.

FALKLAND, ANDREWS, CALEB, ÉMILIE.

ÉMILIE, *tenant un cahier de musique.*

Mylord, je venais, à l'heure accoutumée, exécuter devant vous quelques morceaux de chant que m'a remis monsieur Andrews. (*Elle va se placer au piano.*)

ANDREWS, *retirant des mains d'Émilie le cahier.*

Permettez.

(*Il parcourt le cahier, et tombant sur la romance de Macbeth, il indique, par un mouvement bien prononcé, l'intention soudaine qu'il met dans le choix de cette romance. Il dit à Émilie, en lui indiquant la romance.*)

Ceci, miss.

ÉMILIE.

Ces paroles?

ANDREWS.

Oui, ces paroles.

FALKLAND.

Écoutons!

ÉMILIE *chante.*

« Tu n'es plus, et Mackbeth respire,
« Vertueuse victime, ô mon maître! ô Duncan!
« Du coup qui fit couler ton sang,
« Aujourd'hui plus que toi j'expire :
« Devant moi reculez d'horreur,
« Vous tous, voyez ce sang sur ma main criminelle...
« Ce sang retombe sur mon cœur,
« Sur ce cœur plus coupable qu'elle. »

« Le coupable en vain se déguise;
« Sous un masque trompeur croit en vain s'enfermer;
« Un bras qu'il ne peut désarmer
« Arrache le masque et le brise.
« Son cœur, que le remords flétrit,
« Est empreint dans ses yeux et sur son front livide;
« Son crime, dans ses traits écrit,
« Dit à tous : « Voilà l'homicide!...

(*Pendant cette romance, Falkland a exécuté un jeu muet graduel. Il s'est levé, assis, a laissé voir des mouvements extraordinaires, une impression d'impa-*

*tience furieuse, toujours croissante; mais contrainte jusqu'à la fin du dernier couplet, où, les yeux égarés, il s'élance vers Émilie. Pendant tout ce temps, Andrews et Caleb ont attaché sur lui leurs regards.)*

FALKLAND, *égaré.*

Miss!...

ÉMILIE, *se levant.*

Quoi, mylord?

FALKLAND, *à Andrews.*

Que faites-vous là?... quelles sont ces paroles?

ANDREWS.

La romance de Mackbeth.

FALKLAND.

Mackbeth!... il suffit... qu'on me laisse.

(*Il se laisse tomber sur un fauteuil. Andrews, en se retirant, montre Falkland à Caleb.*)

ÉMILIE, *avec affection.*

Qu'avez-vous, mylord?...

(*Falkland, sans rien voir, ni entendre, se livre à des mouvements qui excitent l'intérêt d'Émilie. Elle le suit des yeux avec surprise et douleur; Caleb, avec une intention curieuse... Falkland, s'aperçoit qu'on l'observe.*)

FALKLAND, *avec confusion et courroux.*

Eh bien ? pourquoi là, tous deux ? les regards fixes !... vous restez muets !... vous ne l'êtes pas, quand il s'agit de mettre mon ame au supplice !

ÉMILIE.

Nous, mylord ?

FALKLAND.

Vous jouissez, vous autres !... vous êtes tranquilles ! la fièvre qui me brûle laisse à froid le sang dans vos veines !... vous vous reposez sur ce renom d'innocence que n'a point encore atteint la malignité humaine !... insensés !... savez-vous qu'il ne faut qu'un soupçon des hommes, pour perdre à jamais cette paix de l'ame ?... pour être à jamais misérable... comme je le suis.

ÉMILIE, *affligée.*

Oh ! mon cher bienfaiteur !

FALKLAND, *ramené par le mouvement de sensibilité d'Émilie.*

Pardon... pardon, chère Miss... je m'égare... Non, non, je ne veux pas vous affliger... mais je souffre... je souffre beaucoup !... il faut que je sois seul, Émilie ; laissez-moi... je vous en conjure... ah ! laissez-moi.

(*Émilie se retire avec Caleb.*)

## SCÈNE V.

FALKLAND, *seul.*

Mackbeth!... Choisir Mackbeth!... Puis-je croire qu'il ait fait ce choix sans dessein?... Quel est cet homme?... Que veut-il?... Que sait-il?... Qui vient encore?...

## SCÈNE VI.

FALKLAND, BLOWMER.

FALKLAND.

Ah! c'est vous, mon cher Blowmer! Vous ne vous êtes pas uni avec mes persécuteurs, vous!

BLOWMER, *à part, et haut.*

Que veut-il dire?... Mylord, je viens de courir pour éloigner de vous une affaire pénible. Tous les juges des cantons sont absents; il n'y a que vous, on le sait, et l'on amène à votre tribunal un jeune homme accusé d'assassinat.

FALKLAND.

Hein?..

BLOWMER.

En vain, ai-je cherché à gagner du temps; les accusateurs et l'accusé vous attendent.

FALKLAND.

Je n'irai point.

BLOWMER.

Mais, mylord, quel motif voulez-vous qu'on donne à ce refus ?

FALKLAND.

Je n'en sais rien. Cruel homme que vous êtes! ne voyez-vous pas que j'expire ?

BLOWMER.

Mylord, mylord, remettez-vous... mon âge, votre confiance, un dévouement à votre personne, qui date de vos premiers ans, me donne le droit de vous parler. Ah! mylord, songez à ce que vous étiez, et voyez ce que vous êtes! Rappelez-vous vos jours glorieux! Vous avez gouverné les trois royaumes, et vous ne pouvez régler les mouvements de votre ame! Une nation entière vous a dû son bonheur, et vous ne pouvez établir votre repos! Tout le monde bénit vos jours que vous seul vous semblez maudire! Dans toute l'Angleterre enfin vous n'avez qu'un seul ennemi... vous même. Un misérable point d'honneur vous maîtrise, vous tue, et trouble le bien-être de tout ce qui vous environne. Un mot innocent vous semble une perfidie, dès que vous lui trouvez le moindre rapport avec votre malheureux procès; alors votre imagination s'allume, votre jugement s'égare; et ces mouvements de fureur soudaine, qu'on est loin d'attendre, vous feraient passer pour un homme coupable, aux yeux de ceux qui ne vous connaîtraient pas.

FALKLAND.

Ah! vous dites vrai, mon ami... mais vous me connaissez, vous... vous savez...

BLOWMER.

Que vous n'avez été que malheureux... Allons... allons, mylord, il ne vous faut plus qu'un peu de volonté ferme pour redevenir vous-même... n'abandonnez pas la victoire à une ombre, à un Tirrel dans le tombeau...

FALKLAND.

Éloignez cette image.

BLOWMER.

Osez l'envisager au contraire pour vous affermir. Vous l'avez bravé vivant; mort, il vous ferait trembler!

FALKLAND.

Oui, je vais vous suivre, Blowmer; vous me rendez à moi-même: votre vertu l'emporte; j'ai ressaisi toute ma force à son accent... une voix intérieure est là qui répond à la vôtre, et me dit que je puis tenter encore des choses louables. On ne plaît constamment aux hommes que par un exercice suivi de la vertu; c'est ainsi que je voulais, que je veux encore leur plaire; oserait-on m'en blâmer? Oh! s'il suffisait d'être utile pour réparer ses faiblesses!... Si l'avenir nous amenait l'oubli du passé! Si je pouvais renaître, je ne dis pas au bonheur, mais à ce sentiment de soi-même qui nous assure notre propre estime, en nous assurant celle des autres!

BLOWMER.

Au bonheur, mylord, n'en doutez pas, au bonheur.

FALKLAND.

Ah, mon ami, c'est vous qui êtes digne de le goûter!... Mon cher Blowmer, j'ai besoin d'un guide; vous serez le mien. Je veux qu'une bienfaisance sans bornes assure mon retour vers moi-même. Qu'on n'éloigne pas de mes yeux les infortunés; que ma maison soit leur asyle, tous mes biens leurs ressources, et l'exemple de vos vertus l'adoucissement de leurs maux comme il l'est des miens... Allons, mon cher Blowmer, je vous suis; conduisez-moi; je m'abandonne à vous.

*(Ils sortent.)*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, CALEB.

ÉMILIE.

Puisque vous avez assisté à ce jugement, racontez-moi donc ce qui s'y est passé, ce qui a pu causer l'état de délire, où est tombé notre noble ami, et l'agitation que vous éprouvez vous-même.

CALEB.

Ah! laissez-moi respirer... ma tête se perd... je veux savoir, je voudrais ignorer; tantôt, c'est un doute qui me tourmente; tantôt, une affreuse certitude qui m'accable.

ÉMILIE.

Comment donc, monsieur Caleb?

CALEB.

Vous me demandez ce qui s'est passé : le jugement n'a point été rendu. Mylord n'en a point eu la force. Eh! comment une imagination déja malade n'aurait-

elle pas été cruellement frappée à la vue de ce malheureux jeune-homme, qu'un premier mouvement venait de rendre coupable, par ce cri du désespoir qu'il proférait avec le plus lamentable accent : « La mort!... je suis un meurtrier!... par pitié, la mort!... » Le comte s'était d'abord tenu assez calme; mais lorsque l'accusé en vint à faire la peinture de ses remords, le juge disparut, et laissa voir l'homme tout entier. C'est en ce moment qu'on le transporta hors de la salle d'audience, dans cet état d'anéantissement où vous l'avez vu.

ÉMILIE.

Hélas! que tout ce que je vois m'alarme!... mais ce qui redouble mes craintes, c'est que mylord s'est plaint de vous.

CALEB.

De moi?

ÉMILIE.

Ah! Caleb, respectez, je vous en conjure, les secrets et la douleur du meilleur des hommes... (*à Blowmer qui entre.*) Eh bien?

## SCÈNE II.

ÉMILIE, CALEB, BLOWMER.

BLOWMER.

Je viens de le laisser plus tranquille. Vous pouvez entrer à présent, miss.

ÉMILIE.

Je vous remercie. (*Elle se retire.*)

## SCÈNE III.

BLOWMER, CALEB.

CALEB.

L'accusé est-il toujours là?

BLOWMER.

Non. Le comte a repris peu-à-peu ses forces. Le premier usage qu'il en a fait, a été de retourner dans la salle, pour le renvoyer absous de l'accusation.

CALEB.

Tant mieux.

BLOWMER.

J'oubliais de vous dire que pendant son premier transport, il a plusieurs fois, Caleb, laissé échapper

votre nom, avec un sentiment pénible... je dirais presque d'animosité... qu'avez-vous fait?

CALEB.

Ce n'est pas avec vous que je veux dissimuler : je suis coupable. Vous m'avez voulu garantir du piége où m'entraînait un cruel défaut : j'ai senti toute la force de vos conseils; mais ils ont été impuissants. Depuis hier, poussant l'audace presque jusqu'à l'insolence, j'ai été, malgré moi, toujours prêt à surprendre ou son geste, ou sa pensée; et, tout-à-l'heure, pendant la discussion de cette cause, placé devant lui, mes yeux se sont attachés obstinement sur les siens, pour l'observer. Vainement, l'ai-je vu changer deux fois de couleur, en me regardant; vainement, à la gêne que lui causait ma présence, ai-je senti que je devais me retirer... impossible!... j'étais comme enchaîné à ma place, immobile, sans voix, tout yeux, tout oreilles... je ne songeais qu'à pénétrer dans les replis de son ame... faut-il vous l'avouer?... je suis effrayé des étranges pensées qu'ont fait naître en moi ses mouvements, ses discours, son silence... et le récit que vous m'avez fait, ce matin, sur les Howkins!

BLOWMER.

Qu'osez-vous dire?... ainsi vos soupçons justifieraient ses souffrances!... est-on plus à plaindre que mylord Falkland? Ses ennemis sont dans sa maison! ils vivent à ses côtés! il les chérit pour qu'ils le haïssent; il les honore pour qu'ils l'outragent!... Vous

l'avez vu gêné de votre présence ; et vous vous êtes obstiné à rester pour redoubler cet état de gêne ! et vous vous êtes plu à suivre les progrès de ces tourments que vous causiez !... ingrat ! je pardonne toutes les erreurs, jamais la méchanceté. Se faire un plaisir des peines de son ennemi est d'un cœur barbare ; se faire un jeu des souffrances de son bienfaiteur est d'un monstre.

CALEB.

Oh ! que vous me traitez cruellement !

BLOWMER.

Il suffira donc désormais que la tristesse ou la maladie nous accable, pour éveiller la défiance ? Le malheur, au lieu d'être plaint, au lieu d'être consolé, deviendra suspect ! on le traitera avec moins de ménagements que le crime... Oh ! de quelle nature êtes-vous donc, mortels inconséquents ?

CALEB.

Si vous saviez ?... Apprenez plus encore... car enfin, le silence est un poids trop pesant pour mon ame ; et dussé-je avoir à m'en repentir, il faut parler...

BLOWMER.

Eh bien ?

CALEB.

Eh bien ?... que feriez-vous à la place d'un malheureux jeune homme qui, en un seul jour, dans l'intervalle de quelques heures, a tout perdu... qui se voit seul dans le monde...

BLOWMER.

Que voulez-vous dire?

CALEB.

Qui, ce matin encore, avait un père... et qui n'en a plus en ce moment.

BLOWMER.

Mon fils...

CALEB.

Mon fils!... est-ce vous qui êtes mon père?

BLOWMER.

Après les soins que j'ai pris de votre enfance, vous est-il permis d'en douter?

CALEB.

Non, d'après ces soins, sans doute... mais d'après ce que je sais.

BLOWMER.

Que savez-vous?

CALEB.

Que je vous dois tout... tout, excepté la vie.

BLOWMER.

Rougiriez-vous de me la devoir?

CALEB.

Non; le cœur m'unit à vous, quand la nature m'en sépare. Je serai toujours votre fils, quoique vous ne soyez plus mon père.

BLOWMER.

De qui donc vous croyez-vous né?... Expliquez-vous.

CALEB.

Il suffira d'un mot : jurez que je suis votre fils, je vous croirai... vous ne répondez pas?

BLOWMER.

Eh bien! malheureux jeune homme, quand tu seras instruit? qu'auras-tu gâgné? un tourment de plus. Vous le voulez : sachez donc une vérité que j'avais promis de taire. Vous n'êtes pas mon fils; mais vous me perdez, ingrat, sans recouvrer rien à ma place. votre naissance est un mystère! vous n'êtes pas mon fils... de qui tenez-vous le jour?... je l'ignore.

CALEB.

Grand dieu!

BLOWMER.

Veuf, et sans enfants, je consentis, à la prière du comte, de vous faire passer pour mon fils. J'ignore s'il connaît le secret de votre naissance : j'ai rempli sa volonté en vous adoptant... à présent, vous en savez autant que moi.

CALEB.

Je n'ai donc plus qu'un parti... celui de fuir.

BLOWMER.

Que dites-vous?

CALEB.

Celui de fuir... ou je me perds.

BLOWMER.

Comment!

CALEB.

Je ne puis, si je reste ici, me promettre d'être toujours sans reproches.

BLOWMER.

Insensé!... nommez-moi l'indiscret ou l'audacieux qui a fait passer dans votre âme cette funeste lumière.

CALEB.

Je ne puis.

BLOWMER.

Je le veux. Je vous le commande au nom de l'autorité que j'ai droit sans doute encore d'exercer sur vous.

CALEB.

Je ne puis résister à cet ordre. J'aime mieux commettre une imprudence, qu'un acte d'ingratitude. Je vais vous le nommer : C'est ce nouveau ministre.

BLOWMER.

Andrews?

CALEB.

Lui-même!... et je vais vous le chercher.

(*Il va pour sortir.*)

Digitized by Google

## SCENE IV.

FALKLAND, BLOWMER, CALEB.

FALKLAND, *entrant et arrêtant Caleb.*

Demeurez... Vous, mon cher Blowmer, laissez-nous un moment, je vous en prie. (*Blowmer se retire.*)

(*Falkland se jette dans un fauteuil. Caleb reste immobile au second plan de la scène.*)

FALKLAND, *à part.*

Quelle pénible existence! toujours se composer!... toujours feindre, parce qu'on se méfie toujours!... il me fallait encore cette malheureuse cause!... il semble que la fatalité a disposé tout pour réveiller mes souvenirs... Quel fâcheux concours de choses ramène Andrews en des lieux qu'il avait quittés depuis si longtemps?... on dirait aux paroles enveloppées, insidieusement provocantes de ce ministre... on dirait à l'obstination des recherches de mon jeune sécretaire... Ce prêtre Andrews et Caleb agiraient-ils de concert?... Je veux interroger Caleb... (*à Caleb.*) Approchez, monsieur.

CALEB, *à part.*

Comment lui parler?

FALKLAND.

Eh bien! qu'avez-vous? vous semblez respirer avec

peine?... Vous aviez le cœur plus tranquille, quand vous étiez sans reproches.

CALEB, *à part.*

Il dit vrai... (*haut.*) Mylord...

FALKLAND.

Parlez.

CALEB.

Mylord, j'ai cru voir que ma présence vous est devenue importune... et...

FALKLAND.

Comment avez-vous pu me déplaire, si vous avez fait votre devoir?... Et?... après?

CALEB, *à part.*

Je n'aurai jamais la force...

FALKLAND.

Vous vous taisez?... Je veux bien vous épargner la honte d'achever... Vous voulez quitter votre bienfaiteur?

CALEB.

Si je vous expliquais, mylord...

FALKLAND.

Écoutez: j'ai à me plaindre de vous. Tout semble annoncer en vous une pensée prédominante, et peut-être un dessein formé de vous jouer de mon repos. Vous inquiétez à toute heure ma sécurité... Quel est votre but? Que savez-vous?... Que demandez-vous?... Répondez.

CALEB.

Je ne demande rien, mylord, que votre bonheur. Je ne sais rien que ce que j'ai appris de la bouche de mons... mon père, qui m'a raconté (puisqu'il faut le dire) l'histoire du seigneur Tirrel et des Howkins. Bien sûrement, d'après ses récits, on ne peut que vous estimer, vous révérer, vous chérir.

FALKLAND.

Voilà ce que vous avez pensé, d'après les récits de votre père?... fort bien, monsieur... savez-vous?... oui, vous savez sans doute que les Howkins sont morts sur un échafaud?... vous n'ignorez pas... souvenir horrible! que j'ai été mis en jugement comme un meurtrier... (*ils s'entre-regardent.*) Vous savez peut-être encore que du moment où le crime fut commis... (*en tremblant.*) Oui, monsieur... c'est là l'époque! je n'ai pas eu une nuit, un jour, une heure de repos. Pas une pensée de joie ou de consolation n'est venue relever mon ame... j'avais recherché avec ivresse, comme le premier des biens, l'amour et l'estime des hommes : vous savez, on vous l'a dit, tous les efforts de la haine pour m'éloigner de ce but... est-ce dans ce concert de persécutions que vous deviez songer à devenir mon ennemi? deviez-vous descendre au fond de l'abyme, où je suis plongé, pour m'y porter, de tous les coups, le plus sensible?... (*en s'attendrissant.*) Vous, Caleb!

CALEB.

Ah! la seule idée d'avoir causé ou augmenté vos

souffrances ne me permet plus de soutenir votre vue... je crains moins la mort que votre colère, ou votre mépris... punissez-moi... accablez-moi... tuez-moi... mais croyez...

FALKLAND, *avec un mélange de fureur et de tendresse.*

Misérable!... qu'avez-vous dit?... que je vous tue!... un meurtre!... et sur toi!... tu ne me trouves donc pas assez malheureux? barbare! un meurtre!... Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un meurtre?

CALEB, *épouvanté.*

Oh!...

FALKLAND, *après un moment de silence, et avec un ton de dignité sévère.*

Finissons... jeune homme, je n'ai plus qu'un mot à vous dire: profitez-en. Je ne serai pas plus long-temps le jouet de votre malignité; cette lutte me fatigue; il faut qu'elle cesse. Vous paraissez disposé à me quitter... mais retenez bien ce dernier mot, monsieur: tant que je vivrai, vous ne sortirez pas d'ici.

CALEB.

Monsieur le comte...

FALKLAND.

Vous ne sortirez pas d'ici! n'allez pas croire pourtant que je vous redoute. Je porte là une égide sur laquelle tous vos traits viendront se briser... tremblez!

CALEB.

Monsieur le comte, vous pouvez beaucoup; je ne puis rien : mais je suis homme; mais je suis libre; et, sous ces rapports du moins, je suis votre égal. Je puis, m'humilier devant mes fautes; devant la menace jamais.

FALKLAND.

Jeune audacieux, retirez-vous de ma présence.

(*Andrews entre au moment où Caleb sort.*)

## SCÈNE V.

FALKLAND, ANDREWS.

FALKLAND, *l'apercevant, et avec le ton de l'impatience.*

Que demandez-vous, monsieur?

ANDREWS, *avec calme.*

Le sang coule, mylord.

FALKLAND.

Comment?

ANDREWS.

L'accusé que vous venez d'absoudre...

FALKLAND.

Eh bien?

ANDREWS.

Il n'est plus.

FALKLAND.

O ciel!... ce jeune homme...

ANDREWS.

Ce jeune homme a tourné contre lui-même le bras qui s'était armé contre son semblable. Acquitté par la justice des hommes, il n'a pu l'être par celle de sa conscience. Faites grace, juges de la terre, il est un juge, au-dedans de nous, qui ne pardonne jamais.

FALKLAND.

Quel ton étrange! pourquoi votre pensée, monsieur, semble-t-elle aller toujours plus loin que vos paroles? Pourquoi ces réticences dans un ministre qui devrait toujours avoir sur ses lèvres ce qu'il a au fond de son ame?

ANDREWS, *à part.*

Le moment est arrivé!... O mon Dieu, inspire-moi! (*haut, tranquillement.*) Cette retenue, mylord, dont vous vous plaignez, suppose que celui qui parle doit redouter, ou qu'il veut épargner celui qui l'écoute.

FALKLAND.

Comme je n'aspire pas à me faire craindre, me faudra-t-il croire que je dois être épargné?

ANDREWS.

Vous ne le croirez, mylord, que si vous avez besoin de l'être.

FALKLAND.

Quelle insolence!... Sachez que nul être vivant ne peut rien contre mon repos.

ANDREWS.

Serait-ce seulement aux morts qu'il appartiendrait de le troubler?

FALKLAND.

Malheureux!

ANDREWS.

Vous vous emportez, mylord Falkland?

FALKLAND.

Non, je respecterai votre caractère, quoique vous vous obstiniez à l'oublier.

ANDREWS.

Pour être assuré que je l'oublie, savez-vous qui je suis, mylord? qui vous persuade que je ne remplis pas en ce moment mon ministère, et dans toute son austérité? Parlez-vous des devoirs du prêtre? S'il représente sur la terre le dieu de miséricorde, n'y représente-t-il pas aussi le dieu de justice? Eh! que savez-vous même si d'autres obligations, non moins sacrées, ne pèsent pas sur ma tête?... Quoi! vous ignorez qui je suis... et vous me jugez!... et vous vous blessez de mes paroles, que vous allez trouver trop indulgentes, au fond de votre ame, quand je me serai fait connaître!

FALKLAND.

Monsieur!

ANDREWS.

Si celui que vous voyez devant vous, était une de vos victimes.

FALKLAND.

Vous?

ANDREWS.

Si vous l'aviez frappé dans ce qu'il avait de plus cher au monde; si vous l'aviez atteint mortellement dans ce que l'homme a de plus noble, dans son honneur... si vous l'aviez forcé... depuis vingt ans... (depuis vingt ans!... entendez-vous?) de cacher son nom, de rougir du sang, du sang irréprochable de ses pères! homme endurci par l'orgueil, que prouveraient les détours de mon langage, si ce n'est ma générosité?

FALKLAND, *hors de lui-même.*

Qui que tu sois, homme, ou génie sorti de l'enfer, qui me poursuis, qui m'obsèdes, il faut que tu t'expliques, enfin, ou ma trop juste fureur va tout se permettre.

ANDREWS.

Sans doute, monsieur le comte, où nous en sommes, l'alternative est forcée: la mort ou l'honneur!... Je ne suis entré dans ces lieux que pour obtenir l'une, ou recouvrer l'autre.

FALKLAND.

Qu'entends-je?

ANDREWS.

Avez-vous pensé que les lois qui régissent le monde moral dussent être suspendues éternellement?... Et pourquoi? afin de satisfaire l'orgueil d'un grand de la terre?... Non : le sang du juste crie; il faut qu'un sacrifice l'apaise... Vous voyez devant vous un descendant des Howkins. L'infortuné Howkins, père, était mon oncle. Son fils fut mon ami, mon frère... La Providence m'a conservé, dans les trésors de sa justice, afin que je fusse un jour le vengeur de leur mémoire.

FALKLAND.

Que prétendez-vous?

ANDREWS.

Que vous rendiez à la famille des Howkins ce qui peut encore lui être rendu; que vous laviez l'infamie qui souille leur nom, ou que vous m'unissiez à leurs cendres.

FALKLAND.

Où suis-je?

ANDREWS.

Vingt années d'opprobre se sont amassées sur la tête de leurs malheureux descendants! dites si la conservation de votre renommée ne nous a pas coûté assez cher!... M. le comte, voici mes derniers mots : Votre mort ne leur rendrait pas la vie; je ne demande

pas votre mort; je ne la desire pas. Dieu, les Howkins, le caractère que je porte, tout me défend des vœux homicides... Vivez, mylord; mais qu'un écrit de votre main monument authentique! remis dans les miennes.... (je n'en abuserai pas), rétablisse, quand vous ne serez plus, la vérité des faits; rende l'innocence à mes parents, l'honneur à mon nom... Vivez, mylord, puisque votre vie est un bienfait pour les pauvres de cette province. Les œuvres de charité sont la plus belle expiation que puisse offrir au ciel un véritable repentir...

FALKLAND, *avec un sentiment profond.*

O dieu!... après vingt ans de tortures et de larmes!

ANDREWS.

Mylord, j'attends votre réponse.

FALKLAND.

Vous la recevrez... cette nuit même... Dans quelques heures. (*regardant Andrews d'un œil fixe et égaré.*) O ciel!.. Oui, je les vois!... Vos traits me les reproduisent!... Grand dieu! Juge inflexible!... Que tes secrets sont redoutables!

(*Il sort en précipitant sa marche. Andrews se retire par un côté opposé, en étendant les mains vers le ciel et inclinant la tête, en signe de résignation.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

La scène est dans le cabinet de Falkland. Quelques bougies sont allumées.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CALEB, *seul, entrant et paraissant agité.*

Que veut-il de moi?... Au milieu de la nuit!... Il m'a fait dire de l'attendre ici! et Andrews, et Blowmer, ont reçu l'ordre de s'y rendre dans une heure!... Blowmer!... Andrews!... Que veut-il de nous? Je ne sais... mais j'éprouve un serrement!... Pourtant son ame est si généreuse! Qu'ai-je à craindre?... Rassurons-nous.... On vient... c'est lui... J'ai peine à me défendre de quelque effroi...

## SCENE II.

FALKLAND, CALEB.

CALEB, *à part.*

Que ses traits sont altérés!

Digitized by Google

FALKLAND, *marchant péniblement et s'asseyant*.

Asseyez-vous, là, près de moi, Caleb.

*(Caleb prend un siége et s'y place, sans détourner la vue de dessus Falkland.)*

FALKLAND, *après beaucoup de préparation.*

Dites, Caleb : vous m'avez voulu bien misérable... n'est-ce pas?

CALEB.

Moi? mylord.

FALKLAND.

Écoutez-moi : vous avez voulu pénétrer des secrets que je dérobais à la connaissance des hommes; j'aurais pu vous faire repentir de votre témérité, et m'affranchir à jamais de vos recherches; mais ce n'eût été que par des voies dont l'idée seule me fait frémir. J'ai senti que, si je ne vous prenais pas pour confident, il faudrait que je vous prisse pour victime : cette seule réflexion m'a décidé. Eh bien donc! ces secrets, savez-vous pourquoi je me suis obstiné à les taire?... C'est que leur révélation me devait coûter plus encore que la vie : l'honneur. C'est à ce prix que vous allez les connaître.

CALEB.

Je les veux ignorer.

FALKLAND.

Vous allez les entendre.

CALEB.

Par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, je le jure, mylord, je ne chercherai plus à les pénétrer.

FALKLAND.

Il n'est plus temps. Il ne dépend plus de moi maintenant de vous les cacher... (*après une pause.*) Regardez-moi... Observez-moi bien... N'est-il pas étrange que j'aie conservé encore quelques traits d'une créature humaine ?...

CALEB.

Oh! mylord, quelle idée!

FALKLAND.

On vous a parlé de l'assassinat de Tirrel... le meurtrier de Tirrel... C'est moi!

CALEB, *avec un mouvement d'horreur.*

O ciel!

FALKLAND.

On vous a parlé du supplice des deux Howkins... Le bourreau des deux Howkins... c'est moi! (*Il se couvre le visage; Caleb recule.*) Tout votre corps a frissonné!... Écoutez le reste, et vous ne pourrez plus m'envisager!... Insulté, couvert d'opprobre à la face d'une assemblée, je devins capable de tout acte de désespoir... Je savais que mon lâche et féroce adversaire refuserait toute voie légitime de réparation; je le suivis hors de la ville... je m'avançai sur lui... la nuit... et je le frappai à mort... Il fallut bientôt me défendre de ce meurtre :

je réussis à tromper les hommes, mais non Dieu, ni ma conscience... Le soupçon fut jeté sur les Howkins... On les crut aisément coupables; ils étaient pauvres et sans appui... Vous ne savez qu'imparfaitement leur histoire: car il n'y a que moi seul au monde qui connaisse toutes leurs vertus... Apprenez donc... mais je ne suis plus en état de vous faire ces récits... Lisez cette lettre qui vous instruira de tout; elle est de Howkins père. C'est la dernière que je reçus de cet infortuné vieillard! C'est de sa prison qu'il m'écrit... Quinze jours avant son supplice... Ce sont ces tristes caractères que je parcourais le jour que vous m'avez surpris... Ici, depuis vingt ans, je les tiens renfermés... le croiriez-vous? avec les cendres de mes victimes.

CALEB.

O ciel!

FALKLAND.

A présent, vous pouvez lire.

CALEB, *lisant.*

« Vos bienfaits, honorable Lord, ont pénétré dans « mon cachot et dans celui de mon fils : du moins, je « le pense; car on nous a séparés; mais, tout séparés « que nous sommes, nos deux cœurs sont unis, et « s'entendent en ce point surtout, que, s'il faut jamais, « pour s'acquitter envers vous, ses jours et les miens, « qui vous appartiennent, puisque vous les avez sauvés, « nous en avons fait d'avance le sacrifice... On nous « accuse d'avoir tué le Seigneur Tirrel... Je voudrais

« qu'il nous fût aussi facile de nous justifier de ce « meurtre aux yeux des juges... qu'à vos yeux...

*(Caleb regarde Falkand, puis continue :)*

« Voici la vérité : obligé de fuir les persécutions de cet « homme impitoyable, nous nous acheminions un soir, « mon fils et moi, vers le plus profond des rochers « qui bordent votre seigneurie... (ces rochers nous « servaient de retraite...)

FALKLAND, *l'interrompant.*

C'est au milieu de ces mêmes rochers, Caleb, que j'allais passer des nuits entières, abîmé dans mes noires pensées; là, j'allais mouiller de mes larmes la pierre où les Howkins avaient reposé leurs têtes!... Oh! quel souvenir! continuez.

CALEB, *reprenant.*

« En approchant, nous entendons le cri plaintif « d'un mourant... nous courons... quel spectacle!... « le seigneur Tirrel baigné dans son sang!... A cette « vue, oubliant ses injustices, je m'agenouillai auprès « de lui, pour lui porter des secours... vain espoir!... « nous reçûmes les derniers soupirs de notre ennemi, « qui, sans nous reconnaître, prononça à plusieurs « reprises le nom du meurtrier. » (*Il s'interrompt.*) Juste dieu!

FALKLAND.

Poursuivez.

CALEB, *reprenant la lecture.*

« Que devînmes nous, mon fils et moi, à ce nom,

« que nous jurâmes, sur le lieu même, de ne répéter « jamais?... Vous savez, mylord, comme nous fûmes « arrêtés. Au moment où l'on nous sépara, je n'eus « que le temps de crier à mon fils : Songe à ton ser- « ment!... et mon fils me répondit : Oui, mon père! » O vertu!

FALKLAND.

O opprobre sur mon nom!

CALEB, *reprenant.*

« Ce mot me rassure : mon fils tiendra sa parole... »

FALKLAND.

Tous deux ils l'ont tenue.

CALEB, *reprenant.*

« Après tout, qu'avons-nous à perdre? quelques « années de souffrances et de misères. Ce qui nous « console, c'est que nous espérons, que vous ne refu- « serez pas ce qui reste de nous, mylord; et nous vous « léguons le seul rejeton qui va nous survivre, l'unique « et cher enfant de mon fils... »

O ciel!

« A l'hospice Saint George, demander l'enfant remis « le 21 mai, sous le nom de Caleb. »

O grand dieu!

FALKLAND.

C'est vous-même.

CALEB.

Moi!

Digitized by Google

FALKLAND.

Le fils de Howkins fut votre père.

CALEB, *commençant à s'égarer.*

Mon père, le fils de Howkins! et c'est à moi... à son fils même que vous l'apprenez... vous, son assassin!

FALKLAND, *tremblant.*

Ah! Caleb.

CALEB, *avec des sanglots.*

Mes pauvres parents!

FALKLAND.

O dieu!

CALEB.

Mes pauvres parents! quelle mort!... des bourreaux! un échafaud!... l'opprobre!... l'horreur publique!

FALKLAND, *allant vers lui.*

Souffrez...

CALEB.

Vous m'approchez... vous, tout couvert de leur sang!... par pitié, délivrez-moi donc de la vie... unissez-moi à leurs mânes généreux... je vois leur supplice... j'entends leurs derniers soupirs... retirez-vous... retirez-vous... je ne réponds plus de moi!...

FALKLAND.

Caleb... le poison vous a vengé!

CALEB.

Vengé!... non... tu peux échapper à la justice des

hommes ; mais celle du ciel t'atteindra !... Ombres de mes pères, unissez vos malédictions aux miennes sur la tête de votre bourreau !

## SCENE III.

FALKLAND, CALEB, ANDREWS, BLOWMER.

(*Blowmer court auprès de Falkland qu'il presse entre ses bras.*)

ANDREWS, *d'un ton solennel et religieux.*

Arrêtez, fils des Howkins!... étouffez ces imprécations sacriléges ! n'appelez pas sur la tête de votre bienfaiteur les foudres de la céleste vengeance... les Howkins, du haut du ciel, désavoueraient vos malédictions... (*avec un accent paternel.*) Avez-vous droit, Caleb, de maudire celui que vos pères ont épargné ?... Imitez l'héroïsme de leur résignation, et n'altérez pas, par d'indignes emportements, la gloire du plus sublime sacrifice.

BLOWMER.

Malheureux Falkland, qu'avez-vous fait ? Ces papiers, cette lettre, que viennent-ils de m'apprendre ?

FALKLAND.

Ces écrits contiennent la révélation de mon crime, et la disposition de mes biens... (*à Blowmer.*) O mon vénérable ami, acceptez-en la moitié, afin d'en faire jouir les familles malheureuses de ces contrées... j'ai

disposé de l'autre en faveur de notre chère Émilie, desirant qu'elle la partage avec Caleb... il ne refusera pas des biens que j'ai voulu lui faire offrir par une main pure... je sens que la vie va me quitter... (*Ils se groupent autour de lui.*) Caleb... Andrews... descendants de mes victimes... si les vœux d'un mourant ont sur vous quelque pouvoir... pardonnez... Ah!... dites-moi tous deux : « Falkland, je vous pardonne! »

ANDREWS.

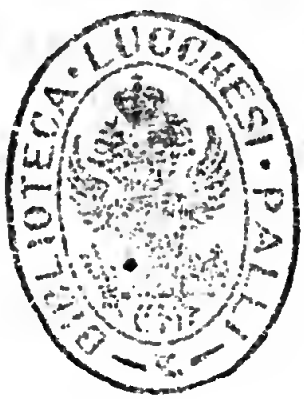
Oui, pardonnons, mon fils... (*Il entraîne Caleb vers Falkland.*) La justice des hommes est satisfaite... le sang et l'amitié ont accompli leur devoir... les mânes des martyrs sont apaisés... (*Il étend ses mains sur la tête de Falkland qui tombe à genoux, et le bénit.*) Devant le coupable qui s'est repenti, apaise-toi, céleste justice!

(*Falkland se laisse aller sur le parquet et expire. Blowmer et Caleb, pendant cette fin de scène, se sont prosternés. Le rideau tombe.*)

72218

FIN.

~~12638~~



Digitized by Google

Digitized by Google

Ouvrages publiés par Souscription chez BARBA,
Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français.

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE PIGAULT-LEBRUN.

20 VOLUMES IN-8°,

Imprimés avec les caractères de FIRMIN DIDOT, ornés du portrait de l'Auteur.

## *PROSPECTUS.*

Il serait ridicule aujourd'hui de chercher à expliquer les raisons qui peuvent faire entreprendre une édition complète des œuvres de Pigault-Lebrun. Les succès européens que ce fécond et spirituel écrivain obtient depuis vingt-cinq ans, et le goût que le public ne cesse de montrer pour ses productions, sont, sans doute, des motifs suffisants pour justifier l'édition que j'annonce par

souscription. A ces considérations, que, comme son seul libraire, je suis plus à portée que tout autre d'apprécier, se joignent un sentiment de reconnaissance envers l'auteur, et le désir que j'ai de rendre digne des plus belles bibliothèques un écrivain dont les ouvrages ont lutté avec avantage contre le mauvais goût des traductions anglaises et allemandes de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci.

Pendant qu'on importait chez nous, des rives de la Tamise et des bords du Danube, des cargaisons de spectres et de revenants; que le romantisme s'emparait de tous les vieux châteaux de la Germanie, qu'il évoquait les ombres de tant de chevaliers des croisades, et de tous les moines du treizième siècle; Pigault-Lebrun, suivant les traces des Le Sage, des Prévost, des Fielding, et des Richardson, étudiait le cœur humain, et peignait les mœurs de son époque. Joignant au mérite d'un rare talent d'observation le charme d'une imagination vive et féconde, il opposait aux sombres rêveries des Radcliffe et des Lewis, les folies de son *Enfant du Carnaval*, les boutades franches et brusques de son *oncle Thomas*, la loyauté touchante de *Brandt*, et l'originalité si divertissante du *Baron de Felsheim;* enfin, cette foule prodigieuse de conceptions, tour-à-tour si gaies, si spirituelles, si comiques, souvent si profondes, et quelquefois si intéressantes, au nombre desquelles on se plaît toujours à citer

*M. Botte, la Folie espagnole, l'Homme à projets, Jérôme, le Garçon Sans-Souci, Angélique et Jeanneton*, et tant de jolies comédies, qui sont aussi des tableaux de mœurs.

Si, comme le dit La Harpe, *les bons romans sont l'histoire du cœur humain*, on peut assurer que, dans ce genre, Pigault-Lebrun est un historien parfait. Sa vie elle-même, un peu *romanesque*, a pu, non-seulement déterminer le genre de son talent, mais, par la bizarrerie de ses événements, elle a pu fournir une ample matière à son génie observateur. Les romans sont comme les comédies; ils exigent une maturité de talent et une richesse d'expérience qui ne sont pas les qualités d'un jeune homme. Ce qui prouve que Pigault était appelé à avoir des succès dans ces deux genres, c'est qu'il en calculait les difficultés; ce n'est qu'à quarante-cinq ans qu'il a commencé à écrire, et à une époque où la société avait passé devant ses yeux, et où son imagination pouvait s'enrichir de ses souvenirs. Le monde, que Le Sage a peint dans un seul ouvrage, se montre sous toutes ses faces dans la collection des ouvrages de Pigault-Lebrun : il n'y a pas une seule classe de la société qu'il n'ait observée, et qu'il n'ait peinte avec une vérité de caractères et une variété de nuances et de tons qui décèlent à-la-fois un moraliste profond, un observateur habile, et un écrivain ingénieux.

Ce n'est sans doute pas de moi qu'on attendra

un jugement critique sur les œuvres de mon auteur; je suis, au contraire, fort tenté de me mettre en garde contre ceux qu'on a portés, quand je pense que les défauts même que quelques censeurs lui ont reprochés, ont été pour moi des éléments de succès : c'est dire assez que je ne me permettrai aucune suppression dans la collection que j'offre aujourd'hui au public; la moindre mutilation serait un outrage fait aux arrêts qu'il a portés; et, plus que tout autre, j'ai des motifs de les respecter.

Les œuvres de Pigault-Lebrun formeront vingt volumes (1), et paraîtront, pour la première fois, en corps d'ouvrage et dans le format in-8°. Voulant donner à cette entreprise tout l'éclat dont elle est susceptible, je ne négligerai rien pour que l'exécution typographique réponde à la réputation de l'auteur, et puisse tenir une place honorable à côté des belles éditions de Le Sage et de Prévost; c'est un monument littéraire que j'élève au premier de nos romanciers modernes, et une dette que j'acquitte envers l'amitié.

Paris, ce 15 décembre 1821.

BARBA.

---

(1) Conformes au papier, aux caractères et à la justification du présent Prospectus.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cette édition paraîtra par livraisons de deux volumes; et chaque volume, composé de 550 pages, coûtera 8 francs aux souscripteurs.

Pour être souscripteur, il suffit de se faire inscrire, sans rien payer d'avance, et de s'engager à retirer les livraisons à mesure qu'elles paraîtront.

La première sera mise en vente à la fin de mars prochain.

*On souscrit à Paris chez* BARBA, *libraire-éditeur-propriétaire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n°* 51.

Et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

---

## SOUSCRIPTION.

Le même libraire se propose de publier les OEuvres de M. ALEXANDRE DUVAL, membre de l'Institut (Académie Française). La collection de ces œuvres comprendra non-seulement les pièces de théâtre représentées, mais encore un très-grand nombre de pièces qui, bien que reçues à différents théâtres, n'ont pu être jouées par suite de circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur.

Les OEuvres de M. Alexandre Duval formeront 8 vol. in-8°, et seront imprimées par MM. Firmin Didot, père et fils, sur papier et avec des caractères pareils à ceux des OEuvres de L. B. PICARD. On souscrit chez BARBA. On y distribue le Prospectus.

*Sous presse, chez* BARBA.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DES LANGUES, OU THÉORIE DE L'ALPHABET NATUREL, un vol. in-8°, par Charles Nodier; pour paraître dans le courant de février.

*Cet ouvrage est le fruit de vingt années de travaux.*

LE BEAU-PÈRE ET LE GENDRE, OU PIGAULT-LEBRUN ET VICTOR AUGIER, 2 vol. in-12, par Pigault-Lebrun, paraîtra dans le courant de janvier.

Le premier volume contient la *Guerre aux mots*, la *Vie et la mort du maréchal Brune*, *Les Lettres critiques d'un Illinois à Paris*, et le *Voyage de Vénus*, dont quelques journaux ont parlé. Ces pièces ont été lues en séance publique.

Le deuxième volume contient une Histoire galante de Childéric.

Suzanne, ou Les Deux Fiancées, par Victor Ducange, auteur d'Agathe, précédée de son jugement à la cour d'assise, 4 vol. in-12, fig. Ce roman paraîtra en février.

Le Soldat Laboureur, 2 vol. in-12, figures, par L. J. Dumersan, auteur de plusieurs jolis vaudevilles. La simplicité des mœurs du brave Francœur est aussi touchante sous le toit maternel, que son courage a été remarquable pendant vingt-cinq ans dans le champ de l'honneur. *Cet ouvrage paraîtra à la fin de janvier.*

## *Ouvrages nouveaux.*

Œuvres de L. B. Picard, de l'Académie Française, 10 vol. in-8°, avec un portrait. Belle édition, imprimée par Firmin Didot. Prix : 7 fr. le volume. Sept paraissent en ce moment ; le huitième paraîtra à la fin de décembre ; l'ouvrage sera terminé en février.

Il est inutile de rien ajouter à ce que les journaux ont écrit du mérite matériel de cette édition. Quant au mérite de l'auteur, sa réputation classique et européenne dispense de tous les éloges. On sait qu'il n'est point d'auteur dramatique vivant dont le théâtre mérite une place plus distinguée dans la bibliothèque des gens de goût.

Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse, par M. Charles Nodier. Un joli volume in-12, imprimé par Firmin Didot, sur très-beau papier, orné de trois vignettes par Isabey ; de deux planches de plantes, par M. Bory de Saint-Vincent ; d'une carte itinéraire de M. de Cailleux, et du portrait d'un chef de Clan. Prix : 7 fr.

Ce petit volume peut être donné en étrennes. C'est un bon et joli volume. La deuxième édition ne tardera pas à paraître.

Almanach des Spectacles pour l'an 1822, contenant une notice sur les principaux théâtres de Paris, depuis le commencement du 19° *siècle ;* l'histoire de l'origine et de l'établissement de chacun de ceux qui existent aujourd'hui ; personnel, répertoire, pièces nouvelles, débuts, etc., etc. ; principaux théâtres de France et de l'étranger ; jardins et établissements publics de tout genre ; prix des places, etc., etc. Un fort volume in-12. Prix : 3 fr.

Ligue des Nobles et des Prêtres contre les peuples et les rois, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, ou Tableau des conspirations, révolutions, détrônements, actes arbitraires, jugements iniques, violations de lois, etc, etc., dont les privilégiés se sont rendus coupables : ouvrage où l'on trouvera des détails intéressants et des considérations nouvelles sur le pouvoir absolu des Druides ; la conduite séditieuse des évêques anglais Wilfrid, Dunstan, Langton et Thomas de Cantorbery ; le massacre de la Sainte-Brice ; l'exil du Cid ; la donation de l'Angleterre au pape ; la querelle des investitures ; l'union d'Aragon ; la fondation de la liberté helvétique ; le serment de révolte de Castille ; Cola Rienzi, restaurateur de la liberté romaine ; la persécution des lollards et des réformés ; le soulèvement des copyholders ; la ligue et la fronde ; la mort du czarowitz Alexis ; les révolutions de Danemarck, de France et d'Espagne, etc., etc. Par M. Paul de P...., 2 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, extrait des Annales de l'Europe, pourrait s'appeler le *Citateur historique*.

La censure n'en a pas permis l'annonce ni l'analyse. Cet ouvrage se recommande par le soin que l'auteur a mis dans le choix des matériaux.

Le Cuisinier Royal, dixième édition, par MM. Viard et Fouret. Un gros vol. in-8°, orné de figures pour le service des tables, depuis douze jusqu'à cent converts. Prix : 7 fr. 50 c.

Œuvres de Pigault-Lebrun, 71 vol. in-12, la plupart avec fig. Prix : 140 fr. La collection se compose des ouvrages suivants, classés dans l'ordre où ils ont paru (*) :

L'Enfant du Carnaval, 3 vol. in-12, nouv. fig.
Les Barons de Felsheim, 4 vol. in-12, nouv. fig.
Angélique et Jeanneton, 2 vol. fig.
Mon Oncle Thomas, 4 vol. in-12, fig.
Cent vingt Jours, contenant : Théodore, ou les Péruviens; M. de Kinglin; Metusko, ou les Polonais; Adèle et Dabligny, 4 vol. in-12, fig. Chacun de ces ouvrages se vend séparément.
La Folie espagnole, 4 vol. in-12, fig.
M. Botte, 4 vol. in-12, fig.
Le Citateur, 2 vol. in-12.
Jérôme, 4 vol. in-12.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
La Famille de Luceval, 4 vol. fig.
L'Homme à projets, 4 vol.
M. de Roberville, 4 vol.
Une Macédoine, 4 vol. in-12.
Tableaux de Société, 4 vol. Portrait de l'Auteur.
Adélaïde de Méran, 4 vol.
Mélanges Critiques et Littéraires, 2 vol. in-12.
Le Garçon Sans-Souci, 2 vol. fig.
L'Officieux, ou les Présents de noces, 2 vol. fig.
L'Égoïsme, ou nous le sommes tous, 2 vol. in-12.
M. Martin, ou l'Observateur, 2 vol. in-12.

Fêtes et Courtisanes de la Grèce, Supplément aux Voyages d'Anacharsis et d'Antenor, comprenant, 1° la Chronique Religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs mœurs publiques; 2° la Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs mœurs privées; 3° la Description des Danses grecques, etc. Quatrième édition, 4 gros vol. in-8°, ornés de figures et de musique. Prix : 24 fr.

Cet ouvrage manquait depuis long-temps, et vient d'être réimprimé.

Histoire de la Révolution de France, depuis l'assemblée des notables, en 1787, jusqu'à l'abdication de Napoléon Bonaparte; par Fantin Des Odoards. Septième édition, 6 vol. in-8°. Prix : 30 fr.

« Présentant le tableau des horribles excès auxquels se livraient les « Jacobins, sous prétexte de comprimer les *Aristocrates*; forcé par « l'impartialité de l'histoire de convenir des réactions exercées par « les ennemis du jacobinisme, j'observais, nous dit M. Fantin Des

(*) Chaque ouvrage se vend séparément.

« Odoards dans sa préface, qu'elles étaient l'ouvrage non des royalistes « attachés à un gouvernement modéré, mais d'une classe d'hommes « livrés à des passions incandescentes, cachées sous un voile de « royalisme, qui se proposaient de rétablir tous les abus de la féoda- « lité, condamnés en France par la voix publique. »

L'auteur a terminé sa carrière à l'âge de quatre-vingt-deux ans, peu de jours après avoir revu cette septième édition.

*Pièces nouvelles.*

Le Paria, tragédie en cinq actes et en vers, avec des chœurs, par M. Casimir Delavigne, représentée sur le Second Théâtre-Français, le samedi 2 décembre 1821. Prix : papier fin, 4 fr. ; papier superfin, avec figures, 5 fr. ; papier vélin, avec figures, 6 fr. Il en a été tiré quelques exemplaires sur beau papier vélin, dont le prix est double.

*Du même auteur.*

Les Vêpres Siciliennes, tragédie en cinq actes et en vers, troisième édition. Prix : 3 fr.

Les Comériens, comédie en cinq actes et en vers, 3e édit. 3 fr.

Les Messéniennes, 4e édit. Prix : 2 fr.

*Pièces de M.* Lemercier, *de l'Académie Française.*

Louis IX, tragédie en cinq actes et en vers. Prix : 2 fr. 50 c.

Frédégonde et Brunehaut, tragédie en cinq actes et en vers, 3 fr.

La Démence de Charles VI, tragédie en cinq actes et en vers, deuxième édition. Prix, 2 fr. 50 c.

Agamemnon, tragédie en cinq actes et en vers, quatrième édit. Prix : 2 fr.

*Pièces de M.* A. Duval, *de l'Académie Française.*

La Fille-d'Honneur, comédie en cinq actes et en vers. Prix : 3 fr.

Le Faux Bonhomme, comédie en cinq actes et en vers. Prix : 3 fr.

Le Jeune Homme en Loterie, comédie en un acte et en prose. Prix : 1 fr. 50 c.

---

Conradin et Frédéric, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Liadières. Prix, 2 fr. 50 c.

Jean-Sans-Peur, tragédie en cinq actes et en vers, du même auteur. Prix : 2 fr. 50 c.

Marie Stuart, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Le Brun ; deuxième édition. Prix : 3 fr.

Clovis, tragédie en cinq actes, par M. Viennet. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Le Folliculaire, comédie en cinq actes et en vers, deuxième édition, par M. Delaville de Miremont. Prix : 3 fr., et 3 fr., 50 c. par la poste.

Jeanne d'Arc, tragédie en cinq actes et en vers, par M. d'Avrigny ; troisième édition. Prix : 3 fr., et 3 fr 50 c par la poste.

Le Flatteur, comédie en cinq actes et en vers, par M. Gosse, auteur du *Médisant* et des *Proverbes dramatiques.* Prix : 2 fr. 50 c. et 3 fr. par la poste.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.